

AVERTISSEMENT

Ce texte a été téléchargé depuis le site

<http://www.leproscenium.com>

Ce texte est protégé par les droits d'auteur.

En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits (la SACD par exemple pour la France).

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe.

Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues, même a posteriori.

Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

A Ì C H A

Comédie de R.F. Aebi



Créée par la Comédie des Trèfles à Trois
le 12 octobre 1995

© R.F. Aebi – S.A.C.D. – S.S.A.

AÏCHA

Comédie de R.F. Aebi

Introduction

Le décor

Le décor représente deux ou plusieurs lieux, mais au moins l'intérieur ou la terrasse de la maison de la famille Messouada, Nagib, Aïcha, Moustaf et Saïda et celui ou celle de Zohra et de Fatia.

Les personnages:

Femmes:

Aïcha	filie de Messouada et de Nagib
Messouada	épouse de Nagib, mère d'Aïcha et de Moustaf
Saïda	nièce de Nagib et de Messouada
La Contessa	italienne expatriée
Zohra	première voisine
Fatia	seconde voisine

Hommes:

Nagib	mari de Messouada, père d'Aïcha et de Moustaf
Moustaf	fil de Messouada et de Nagib, frère d'Aïcha
Bouزيد	fil du Bey
Rabah	le Bey
Dr Berthier	médecin européen
L'auteur	

Lieu de l'action:

L'action se déroule dans une petite ville indéterminée à la frontière sud du Maghreb, vers le Hoggar. L'époque est indéterminée.

PREMIERE PARTIE

Scène 1 (L'auteur)

*Le rôle de l'auteur est dit rideau fermé ou il est enregistré si le rideau n'est pas utilisé.
Il peut être tenu par n'importe lequel des acteurs.*

L'auteur: Mesdames et Messieurs ! (*Il attend que le silence se fasse dans la salle*)
Mesdames et Messieurs ! Vous qui vous êtes déplacés pour venir voir notre petit théâtre, soyez remerciés ! L'action à laquelle vous allez assister se déroule quelque part entre Marseille et Tombouctou à l'époque qu'il vous plaira d'imaginer. Mais les caractères des personnages sont éternels. Il y aura des hommes et des femmes comme eux, du moins faut-il l'espérer, tant que le monde sera monde, c'est-à-dire pour longtemps encore. Loin des grands bouleversements qui agitent la planète, ils se préoccupent plus de leur coeur que de leurs intérêts. Les rêves des jeunes filles seront toujours les mêmes, parce que nous pensons que les rêves des jeunes filles sont ce qui compte le plus, plus que l'agitation des meneurs d'hommes, qui tourne le plus souvent au tragique ou, moins grave, tombe dans le ridicule. Vous et moi, Mesdames et Messieurs, nous sommes réunis en ce lieu, parce qu'un jour, une jeune fille qui plus tard est devenue notre grand-mère ou notre mère, parce que, disais-je, une jeune fille a rêvé qu'il y avait quelque part un jeune homme, que ce jeune homme a rêvé que, non loin de là, vivait une jeune fille et que les deux ont rêvé en même temps qu'ils étaient faits l'un pour l'autre... Et maintenant, Mesdames et Messieurs, que le théâtre commence !

Le rideau s'ouvre ou les lumières s'allument.

Scène 2 (Aïcha seule, puis Fatia, puis Zohra)

Au lever du rideau, Aïcha étend du linge à l'arrière de sa terrasse.

Aïcha: Aïe, aïe, aïe, ma Mère ! Quelle chaleur ! Comment peut-on supporter une horreur pareille ! Je coule comme la noria quand ce fainéant de Moustaf veut bien la réparer. Est-ce une vie ? Je vous le demande. Pendant que mon frère sirote son thé avec ses amis, bien à l'ombre du figuier du café, je dois me coltiner tout ce linge lourd d'une eau que j'aurais bien utilisée à un autre usage.

Fatia apparaît sur sa terrasse, portant un lourd panier de linge qu'elle étendra aussi.

Fatia: Aïe, aïe, aïe, ma voisine ! Quelle misère ! Que ce linge est lourd.
 Aïcha: Fatia, ma belle ! De quoi te plains-tu, toi qui as épousé l'homme le plus riche du village à part le Bey ?
 Fatia: Aïcha, ma toute sucrée ! Le fait que mon homme soit le plus riche du village à part le Bey n'allège en rien le poids du linge.

On entend des grelots. Aïcha court se pencher au-dessus du muret qui délimite sa terrasse ou elle regarde par la porte, selon le génie du décorateur.

Aïcha: Hé, Fatia ! Viens voir dans la rue ! C'est précisément ton mari qui passe juché sur un âne.

Fatia court à son tour pour voir.

Fatia: Où va-t-il, ce fou, quand le feu du ciel embrase la terre ?
 Aïcha: Peut-être rejoint-il quelque belle dans un coin de fraîcheur propice à ce que je pense.
 Fatia: Aïcha ! Le fiel qui coule de ta bouche est plus mauvais que le venin du serpent.
 Aïcha: Si la colère t'emplit aussi vite, c'est peut-être bien qu'il y a un poisson sous les cailloux de l'oued ¹ !
 Fatia: Il n'y a pas de poissons dans l'oued qui est tari depuis quatre mois.
 Aïcha: Alors, que ta colère soit tarie aussi. Je me moquais de toi.
 Fatia: Tu me sembles bien rayonnante, Aïcha ma toute belle !
 Aïcha: Moi ? Qu'est-ce qui te fait croire ça ?
 Fatia: Tu frétilles comme l'ânon qui voit venir son picotin.
 Aïcha: Je te remercie de l'image charmante que tu emploies, Fatia, ma charitable voisine... J'ai un secret !
 Fatia: (*très alléchée*) Un secret ? Un secret à propos de qui ?
 Aïcha: Ce n'est pas un ragot, Fatia, c'est un secret au fond de mon coeur.
 Fatia: (*même jeu*) Confie-le moi, Aïcha, confie-le moi !
 Aïcha: Un secret est un secret, Fatia. Si je te le dis, il ne sera plus secret.
 Fatia: Aïcha, mon enfant, tu me fais peine. Ne sais-tu donc pas qu'un secret n'a de valeur que s'il est partagé ? Qui te dit que c'est un vrai secret, ton secret ?
 Aïcha: Je le sais bien, moi, et on ne confie pas son secret à n'importe qui.
 Fatia: (*hurlant*) Aïe, aïe, aïe ! Malheur de ma vie ! Ma pauvre mère qui est au paradis !
 Aïcha: Qu'est-ce qu'elle a ta mère au paradis ?
 Fatia: (*même jeu*) Ma pauvre mère qui est au paradis, pourquoi m'as-tu donné le jour si c'est pour que mes oreilles entendent ce qu'elles entendent. N'importe qui ! Voilà comment elle me traite, cette petite Aïcha que j'aime tant !
 Aïcha: Ne te mets pas dans un tel état, Fatia, ma voisine de toujours !
 Fatia: (*radoucie*) Alors, dis-le moi, ce qu'il y a dans ton coeur.
 Aïcha: (*criant de joie*) J'aime et je suis aimée.

¹Allusion à l'expression: il y a anguille sous roche.

Fatia: (déchue) C'est tout ?

Zohra entre aux côtés de Fatia.

Zohra: Qui pousse ces cris de douleur qui terrorisent toute la rue ?
 Aïcha: C'est moi, mais ce ne sont pas des cris de malheur.
 Zohra: Que t'arrive-t-il, Aïcha, mon gâteau de miel ?
 Fatia: Rien d'intéressant ! Elle est seulement amoureuse.
 Zohra: (à Aïcha) De qui, de qui ?
 Aïcha: Zohra, tu sais le respect que j'ai pour toi ? Et bien, malgré ça, je ne te le dirai pas.
 Zohra: (tout bas, en regardant Fatia) Même pas rien qu'à moi ?
 Aïcha: Je l'ai dit à mon père et à ma mère.
 Zohra: (hurlant de douleur) Aïe, aïe, aïe ! Pourquoi suis-je née ? Quel mal vous ai-je fait, mes parents, pour que vous m'enfantiez ?
 Fatia: (à Zohra) Ne te fatigue pas inutilement, Zohra ma chère, je lui ai déjà fait le coup. Rien n'y fait !
 Zohra: (toute douce, à Aïcha) Aïcha, Aïcha, mon petit brin d'amour ! Tu ne voudrais pas que la bonne Zohra pleure autant de larmes qu'il y a d'eau dans l'oued ?
 Fatia: (à Zohra) En cette saison, l'oued est à sec.
 Zohra: (à Fatia) Justement, je ne risque rien. (A Aïcha) Ne suis-je pas ton amie, Aïcha, ma rose épanouie ?
 Aïcha: Bien sûr, Zohra, que tu es notre amie, à toute ma famille et tes pleurs me font peine.
 Zohra: Alors, dis-le moi qui est l'heureux élu de ton coeur !
 Aïcha: Vous ne le répérez pas ?
 Zohra: C'est promis.
 Aïcha: Vraiment ?
 Fatia: Douterais-tu de la parole de tes chères voisines ?
 Aïcha: Non !
 Zohra: (extrêmement impatiente) Alors ?
 Aïcha: (très tendrement) C'est Bouzid.
 Zohra: Quel Bouzid ?
 Aïcha: Le fils du Bey.
 Zohra: Aïe, aïe, aïe ! Malheureuse Aïcha ! Comment peux-tu croire que le Bey acceptera ça, toi une fille de moins que rien !
 Aïcha: Voilà bien des mots sortant de la bouche de la meilleure amie de la famille: « fille de moins que rien ».
 Zohra: Hou, là, là ! Susceptible avec ça ! Ne te vexe pas, petite Aïcha ! Mes paroles ont dépassé ma pensée.
 Aïcha: Je le sais bien, moi, que le Bey acceptera !
 Fatia: Et comment peux-tu en être sûre, petite folle ?
 Aïcha: (vexée) C'est le devin qui vit aux confins du désert qui me l'a dit.
 Zohra: Tu as été voir Hacène, le devin ?
 Aïcha: Oui !
 Zohra: Il ne t'a pas changée en chevrette ?

Aïcha: Hacène est très bon. Il m'a dit que je serai femme de Bey. Bouzid ne sera-t-il pas Bey, à la mort de son père ?

Zohra: Hou, là, là ! Il dit n'importe quoi cet Hacène.

Fatia: (à Zohra) Rien n'est moins sûr.

Zohra: (à Fatia) Pourquoi dis-tu cela ?

Fatia: (à Zohra) Zidouma m'a dit que sa tante lui avait dit qu'une voisine lui avait dit qu'elle était allée le voir. Il lui a prédit qu'elle aurait un enfant.

Zohra: (à Fatia) Et elle l'a eu ?

Fatia: (à Zohra) Elle l'avait déjà... enceinte de huit mois.

Zohra: (à Fatia) Tout de même ! Cet Hacène est plus fort que je ne croyais.

Aïcha: (à ses voisines) Vous avez promis: vous ne direz rien à personne ?

Fatia: Sur la tête de mon époux: rien !

Zohra: Rien, rien, rien, comme ce qu'il y a dans la tête de Zidouma.

Zohra et Fatia vont pour sortir.

Fatia: (à Zohra) Zohra, ma grande, courons, courons dire à Zidouma, notre très chère amie, ce qu'Aïcha nous a dit.

Zohra: (à Fatia) Nous la ferons languir, elle deviendra folle.

Fatia: (à Zohra) Elle l'est déjà depuis longtemps.

Zohra: (à Fatia) C'est vrai ! Mais, nous avons promis: nous dirons bien à Zidouma de ne pas dire ce que nous lui dirons, parce que, si elle dit à une autre ce que nous lui avons dit, tout le monde dira à tout le monde de ne pas dire ce qu'on lui dit et toute la ville le saura.

Elles sortent en courant.

Scène 3 (Aïcha, Dr Berthier, Nagib)

Le Dr Berthier entre, suivi de Nagib.

Nagib: Entre, entre, Dr Berthier, entre vite !

Aïcha: Aïe, aïe, aïe ! Voilà l'outré à alcool dans notre maison !

Dr Berthier: Salut Aïcha ! Comment vas-tu ?

Aïcha: Quand je te vois, Dr Berthier, je me sens toujours aller beaucoup mieux. C'est plus prudent.

Nagib: Aïcha, ma fille ! Tu dois le respect à Dr Berthier qui est un grand savant.

Aïcha: Un grand savant dans l'art de vider les bouteilles, oui !

Nagib: (au Dr Berthier) Pardonne à cette mauvaise fille, Dr Berthier ! Elle a la langue fourchue du serpent et ses paroles sont comme le dard du scorpion.

Dr Berthier: N'exagérons rien !

Nagib: Tu vas me la guérir, Dr Berthier ? Tu auras ma reconnaissance dans l'éternité des temps et même au-delà.

Aïcha: Hé, hé ! Je ne suis pas malade.

Nagib: Aïcha, ma fille, tu fais ce que je te dirai de faire. Je suis ton père.

Aïcha: Tu es mon père, mais nous ne sommes plus au temps des prophètes.
 Nagib: Tu vois bien, Dr Berthier qu'elle est malade.
 Dr Berthier: Aïcha, est-ce bien une manière honnête de parler à son père ?
 Aïcha: Non ! Mais quand il me parle comme à une enfant, j'ai le sang qui me bout dans les veines.
 Nagib: Tu vas laisser Dr Berthier faire l'examen médical !
 Aïcha: Aïe, aïe, aïe, mon père ! Tu as le crâne dur comme la casserole à couscous. Je n'ai aucune maladie dans mon corps.
 Dr Berthier: Ecoute, Aïcha... Mon Dieu, ce qu'il fait chaud !... si ton père a du souci pour toi, tu pourrais faire un petit effort. Une petite auscultation n'a jamais fait de mal à personne.
 Nagib: Aïcha, ma fille ! Je suis rempli de peine de te voir dans cet état.
 Aïcha: Dans quel état, mon père ? Je te dis que je vais bien.
 Nagib: On ne peut faire boire le chameau qui n'a pas soif, n'empêche qu'il se desséchera avant la fin du voyage.
 Aïcha: Je ne veux pas que tu aies peine, mon père.
 Dr Berthier: Pourriez-vous vous décider ? Cette chaleur me tue et je me languis de me retrouver chez moi... à l'ombre.
 Aïcha: Et devant un grand verre d'alcool !
 Nagib: Aïcha, ma fille ! Je t'en supplie, fais plaisir à ton pauvre père, laisse faire l'examen médical !
 Aïcha: Bon ! Mais c'est seulement pour te calmer. Je te répète que je me sens très bien.

Le Dr Berthier s'approche d'Aïcha et lui prend le pouls.

Nagib: Elle n'a pas de fièvre dans ses veines.

Le Dr Berthier regarde l'oeil gauche d'Aïcha.

Nagib: Elle a l'oeil aussi limpide que l'eau de l'oasis.

Le Dr Berthier place son oreille dans le dos d'Aïcha et le lui tapote.

Nagib: Elle respire comme le bébé qui vient de naître.
 Dr Berthier: (à Aïcha) Dis trente-trois !
 Nagib: Elle compte comme le savant qui fait l'école.
 Aïcha: Trente-trois.

Le Dr Berthier fait croiser les jambes d'Aïcha et teste ses réflexes.

Nagib: Elle réagit comme l'antilope qui voit le lion du désert.

Le Dr Berthier met son oreille sur la poitrine d'Aïcha.

Nagib: Son corps fait une musique très harmonieuse.

Le Dr Berthier se redresse.

Dr Berthier: (à Aïcha) Tire la langue !
 Aïcha: Aïe, aïe, aïe, Dr Berthier ! Pourquoi te tirerais-je la langue ? Je ne suis pas fâchée contre toi.
 Nagib: Il n'est pas nécessaire qu'Aïcha tire la langue.
 Dr Berthier: Pourquoi ?
 Nagib: Parce qu'elle est belle et nette.
 Dr Berthier: Nagib ! Pourquoi m'as-tu demandé d'ausculter Aïcha, si tu connais déjà toutes les réponses ?
 Nagib: Cherche, Dr Berthier, cherche et tu trouveras !

Le Dr Berthier palpe Aïcha dans tous les sens.

Aïcha: Hi, hi, hi, Dr Berthier, tu me chatouilles ! Je vais vraiment être malade, si tu continues, malade de rire.
 Dr Berthier: Bon, ça suffit !... Cette chaleur, quelle horreur !... (A Nagib) Aïcha va très bien, elle n'est malade nulle part et tu te fais du souci pour rien.
 Aïcha: Qu'est-ce que je disais ?
 Nagib: (prenant le ciel à témoin) Malheur de ma vie ! Je suis si infortuné que je n'ai plus qu'à me coucher et à mourir dans la malédiction qui me tombe dessus. C'est la fin des temps ! Même le Dr Berthier ne voit pas la maladie dont souffre ma petite Aïcha, mon petit oiseau de paradis, ma petite chevrette toute blanche !
 Dr Berthier: L'examen est certes assez sommaire, cependant il n'y a rien.
 Nagib: Il n'y a rien qu'il dit, pauvre Dr Berthier ! Serait-il aussi ignorant que le mouton qui ne voit pas qu'on l'emmène chez le boucher ?
 Dr Berthier: Non mais, dis donc !
 Aïcha: Ne penses-tu pas, Dr Berthier, que tu t'es trompé de malade et que c'est Nagib, mon père, qui ne va pas bien ?
 Nagib: Aïcha, ma douce petite fille, calme-toi, repose-toi, ne fais aucun effort qui pourrait aggraver ton état.
 Dr Berthier: Nagib, s'il te plaît, pourrais-tu me dire ce que tu crois de l'état de ta fille ?
 Nagib: Pauvre, pauvre, pauvre Aïcha ! Dr Berthier, tu n'as rien vu dans l'examen médical et pourtant, ma petite Aïcha est bien malade.
 Dr Berthier: Qu'a-t-elle donc ?
 Nagib: Elle est amoureuse.

Aïcha s'enfuit dans un coin et va bouder.

Dr Berthier: Quoi ?
 Nagib: Amoureuse, je te dis ! Le malheur est sur cette maison et toi, Dr Berthier, tu vas la guérir tout de suite.
 Dr Berthier: Mais, Nagib, être amoureuse, ce n'est pas une maladie.
 Nagib: Ça dépend de qui.
 Dr Berthier: De qui elle est amoureuse ?
 Nagib: Hè !
 Dr Berthier: C'est donc cela ! Mais, c'est terrible, mon pauvre Nagib.
 Nagib: Pauvre, pauvre, pauvre, mille fois pauvre Nagib !

Dr Berthier: Elle est amoureuse de toi !
 Nagib: Quoi ? De son propre père ? Dieu nous préserve de monstruosité de ce genre. Comment peux-tu dire des horreurs pareilles, Dr Berthier ?
 Dr Berthier: Elle est amoureuse de... de son frère ?
 Nagib: Ce serait déjà moins terrible. On en a vu des exemples chez de grands nobles personnages, mais c'est tout de même abominable. Son frère ! Dr Berthier, à quoi penses-tu ?
 Dr Berthier: Elle est amoureuse de...

Les répliques suivantes doivent être dites très vite.

Dr Berthier: ... de sa voisine ?
 Nagib: Mais non !
 Dr Berthier: ... de sa mère ?
 Nagib: Non !
 Dr Berthier: ... d'un mouton ?
 Nagib: Non !
 Dr Berthier: ... d'un vieillard ?
 Nagib: Non !
 Dr Berthier: ... d'un arbre ?
 Nagib: Non !

Reprise du rythme normal.

Dr Berthier: Alors, je ne vois pas où est sa maladie.
 Nagib: Malheur de malheur ! Calamité du ciel tombée sur ma pauvre tête ! Elle est amoureuse d'un jeune homme que je n'ai pas choisi, moi !
 Dr Berthier: (*ironique*) Ah ! Tu es amoureux aussi d'un beau jeune homme ?
 Nagib: Bien sûr que non ! Que vas-tu chercher là, Dr Berthier ?
 Aïcha: Voilà pourquoi il veut que tu me soignes, Dr Berthier ! Qu'y a-t-il de plus naturel, de plus beau, de plus merveilleux pour une jeune fille que de tomber amoureuse.
 Nagib: Mais, fille dévergondée ! Pas d'un homme que ton propre père n'a pas choisi pour toi !
 Dr Berthier: Ecoute, Nagib ! Je crois que ton problème n'est pas du ressort de la médecine.
 Nagib: Dr Berthier ! A quoi elle sert alors ta médecine, si elle ne peut pas guérir la plus affreuse des maladies.
 Dr Berthier: Je respecte totalement vos coutumes, Nagib. Mais là, je pense que tu exagères un peu.
 Nagib: Aïcha, ma petite Aïcha ! Elle est amoureuse d'un homme qu'elle ne peut pas épouser.
 Dr Berthier: Pourquoi ?
 Nagib: Il est riche et noble, Dr Berthier ! C'est le fils du Bey, le seigneur de la région.
 Dr Berthier: Bey, Bey, Bey...
 Aïcha: Le Dr Berthier se prend pour un mouton !

- Dr Berthier: (vexé) Je pensais tout haut: Bey, Bey, Bey, c'est fini tout ça. Ton pays est libre maintenant. Tous les citoyens sont égaux.
- Nagib: Tu es bien naïf, Dr Berthier, si tu crois qu'il suffit de faire un papier pour que les plus antiques traditions soient supprimées. En outre, le Bey est très riche, il ne voudra jamais de mon Aïcha pour son fils.
- Aïcha: Je l'aime, moi, le fils du Bey.
- Nagib: Est-ce une raison pour jeter notre maison dans le malheur, mauvaise fille ?
- Dr Berthier: Quand on aime, la raison y est rarement pour quelque chose.
- Nagib: Dr Berthier ! Cesse de dire n'importe quoi ! Alors, tu ne peux pas soigner la maladie de ma pauvre fille ?
- Dr Berthier: (excédé) Mais, ce n'est pas une maladie !
- Nagib: Dr Berthier, si ta science est aussi petite qu'elle ne peut rien contre les affections les plus graves, il vaut mieux que tu rentres chez toi et que tu noies ton chagrin dans ton alcool.
- Dr Berthier: Ça va ! J'ai compris, je m'en vais. Tu me rappelleras quand tu auras une bonne bronchite ou que tu te seras joliment cassé un membre.
- Nagib: J'en doute, Dr Berthier, j'en doute.
- Dr Berthier: Nagib, j'en ai assez entendu et j'ai d'autres patients qui eux, ont besoin de mes soins.
- Aïcha: Il va soigner ses bouteilles, oui !

Le Dr Berthier sort furieux

Scène 4 (Aïcha, Nagib, puis Messouada, puis Moustaf)

- Nagib: Tu as tort, ma fille, de traiter ainsi Dr Berthier. C'est un homme très savant et tout le monde peut avoir besoin de lui.
- Aïcha: Nagib, mon père, je t'aime aussi fort que...
- Nagib: Que quoi ?
- Aïcha: Que Messouada, ma mère et que...
- Nagib: Que qui ?

Aïcha sort en courant pour éviter le torchon que lui lance Nagib en disant la réplique suivante.

- Aïcha: Que... qu' Hacène le devin !

Messouada entre en croisant sa fille.

- Messouada: Nagib, mon mari, notre petite Aïcha me fait bien du souci.
- Nagib: Messouada, ma femme, pas autant qu'à moi !

Messouada s'installe et file de la laine pendant les répliques suivantes.

- Messouada: Nagib ! N'as-tu rien à faire qu'à me tourner autour comme le chameau attaché à la perche et qui remonte l'eau du puits ?
- Nagib: Tu as raison, Messouada, ma douce. Je vais aller voir au café s'ils auraient, par le plus grand des hasards, un verre de thé à me vendre.
- Messouada: Mais oui ! Par le plus grand des hasards ! Et tu viendras me conter le résultat de ton expédition.
- Nagib: Messouada, mon épouse, je t'aime comme au premier jour, mais je me demande si, quelquefois, tu ne te moques pas de moi.
- Messouada: Mais non, Nagib, mon ami, mais non !

Nagib sort. Il croise Moustaf portant un vieux carton.

- Messouada: Aïe, aïe, aïe, Moustaf, mon fils ! Qu'est-ce que tu fais avec ça ?
- Moustaf: C'est la merveille des merveilles, ma mère ! Rien n'a été inventé de plus beau depuis que le monde est monde.
- Messouada: Moustaf, mon fils ! Si ce que tu dis est vrai, comment as-tu fait pour te le procurer ? Ce n'est certainement pas le fruit de ton travail, puisque, par le plus grand des malheurs, je t'ai fait aussi fainéant que ton père.
- Moustaf: Messouada, ma mère que je respecte plus que tout, je ne suis pas un fainéant, je suis commerçant... Ne t'inquiète pas, je l'ai eu d'occasion.
- Messouada: Là, mon fils, tu me contes des sornettes. Tu veux me faire croire que la plus grande de toutes les merveilles se trouve d'occasion.
- Moustaf: Je te jure, ma mère, que c'est la plus pure des vérités.
- Messouada: Je t'ai déjà interdit de jurer n'importe quoi. Veux-tu aller geler en enfer, quand le grand livre dans le ciel dira que ta vie est finie ?
- Moustaf: Je ne sais pas si on y gèle ou si on y brûle, mais ce n'est pas encore l'heure.
- Messouada: Quelle est donc cette chose si extraordinaire qui est dans ce carton à moitié pourri.
- Moustaf: C'est l'oreille du monde.
- Messouada: Moustaf, mon fils, si tu veux me parler en énigmes, je te signale que j'ai autre chose à faire qu'entendre tes divagations.
- Moustaf: C'est la meilleure de toutes les choses. C'est la joie et la connaissance. C'est la fin de ta solitude. C'est l'Amérique et l'Asie, la montagne et l'océan, le rêve et la réalité.
- Messouada: Aïe, aïe, aïe, Moustaf ! Quand tu parles comme ça, que tu deviens rouge comme un piment, que tu souffles comme la forge, je me dis que la catastrophe n'est pas loin.
- Moustaf: C'est loin d'être une catastrophe, ma mère ! C'est la mer.
- Messouada: (*outrée qu'on la prenne pour une naïve*) Moi, Messouada, ta mère ? Je ne suis pas dans ce carton et n'ai aucune envie d'y aller.
- Moustaf: La mer, ma mère, la mer qui est au-delà du désert.
- Messouada: La mer avec de l'eau dedans ?
- Moustaf: Oui, Messouada, et c'est pour toi !
- Messouada: Moustaf, mon fils, si tu ne cesses pas de te moquer de moi, je te frotte les oreilles avec le torchon ! Comment la mer qui est infinie peut-elle tenir dans ton carton ? Le plus grand magicien d'Arabie ne pourrait accomplir ce prodige.

Moustaf ouvre le carton et en sort un gros coquillage.

- Moustaf: Regarde ! N'est-ce pas extraordinaire ?
 Messouada: C'est dégoûtant et je ne vois rien là d'extraordinaire.
 Moustaf: Ma mère ! Cet objet te donne la mer qui est au-delà du désert et donc le monde entier.
 Messouada: Je vais te dire, mon fils: je ne connais pas grand chose du monde entier, mais je me demande s'il vaut vraiment la peine de l'avoir dans un objet sale comme celui-là.
 Moustaf: Tu mets l'objet tout contre ton oreille et tu entendras la mer qui est à l'intérieur.
 Messouada: Et si une vague entre dans mon oreille ?
 Moustaf: Il n'y a aucun danger.
 Messouada: Je sais que dans la mer, il y a d'affreux crabes. Si l'un d'eux sortait de ton objet et s'en allait me ronger le cerveau... Non ! Rien à faire ! Je ne veux pas de ton cadeau.
 Moustaf: Messouada, ma mère ! Je te dis que tu ne risques rien. Ecoute !

Moustaf place le coquillage contre l'oreille de Messouada.

- Messouada: Au secours ! Moustaf, fils de ton père, enlève-moi ça tout de suite.

Moustaf s'exécute.

- Moustaf: Je vais te montrer.

Moustaf place le coquillage contre son oreille. Messouada le regarde très inquiète.

- Messouada: Moustaf ! Eloigne cette chose de ton oreille !
 Moustaf: (*béat*) Ah, la douce musique ! La mer s'étale bleue comme le lapis-lazuli, calme, douce et vivante à la fois.
 Messouada: (*soudain intéressée*) Tu la vois aussi, la mer ?
 Moustaf: Le bruit qu'elle fait me permet de l'imaginer.
 Messouada: Aucune bête ne t'a mordu ?
 Moustaf: Bien sûr que non !
 Messouada: (*autoritaire*) Donne-moi cette chose !

Messouada colle le coquillage à son oreille.

- Messouada: Je n'entends rien !
 Moustaf: Concentre-toi .
 Messouada: Je ne suis pas un piment qu'on a fait cuire des heures durant.
 Moustaf: Pense à la mer.
 Messouada: Comment pourrais-je y penser, moi qui ne l'ai jamais vue.
 Moustaf: Messouada, ma mère adorée, fais un effort !
 Messouada: Alors, je change d'oreille !
 Moustaf: Si tu veux.

Messouada colle le coquillage à son autre oreille.

- Messouada: Hou là, là ! J'entends quelque chose. Moustaf ! J'entends quelque chose! C'était la première oreille qui n'était pas bonne... Je trouve qu'elle fait un drôle de bruit ta mer. Ça fait «chchch» ! Es-tu bien sûr que celui qui t'a vendu cette chose ne t'a pas volé ?
- Moustaf: Es-tu contente, Messouada, ma si douce mère ?
- Messouada: Mais oui, Moustaf, mon fils, je suis très contente d'entendre la mer faire « chchch » !
- Moustaf: Concentre-toi encore et tu pourras voir le fond de la mer.
- Messouada: Qu'ai-je à faire du fond de la mer ? Je ne suis pas un poisson.
- Moustaf: Ecoute encore !

Messouada replace le coquillage contre la bonne oreille.

- Messouada: « Chchch » ! Ce n'es pas très varié: «chchch»... (*Epouvantée*) Ah ! Au secours ! Un crabe me monte dans le cerveau !
- Moustaf: Que dis-tu ?
- Messouada: Un crabe, je te dis ! Je le sens qui marche dans mon oreille. (*Hurlant*) Aïe, aïe, aïe ! Mon père dans le ciel ! Pourquoi as-tu voulu que je naisse pour que je finisse avec la cervelle rongée par un monstre sorti de la mer qui est au-delà du désert ?
- Moustaf: Ce n'est pas possible !
- Messouada: (*même jeu*) Je le sens bien, fils de ton père, bon à rien !
- Moustaf: Je vais regarder.
- Messouada: Aïe, aïe, aïe ! Tout ce qu'il trouve à faire, c'est profiter du spectacle de sa mère grignotée petit à petit par un crabe.

Moustaf regarde l'oreille de Messouada.

- Moustaf: Il faut peut-être appeler le Dr Berthier ?
- Messouada: (*toujours affolée*) Que sait Dr Berthier des crabes ?
- Moustaf: (*soulagé*) Ah, voilà ! C'était une petite fourmi qui devait être dans le coquillage.
- Messouada: Une fourmi ?
- Moustaf: Une petite fourmi ! Sens-tu encore quelque chose ?
- Messouada: (*fâchée*) Moustaf, fils de rien ! Tu te moques encore de moi.
- Moustaf: Moi ?
- Messouada: Les fourmis ne vivent pas dans la mer. Emporte tout de suite cette chose de ma maison !
- Moustaf: Mais, Messouada ! Une toute petite fourmi...
- Messouada: Rien du tout ! Obéis à ta mère !

Messouada pousse dehors Moustaf, son coquillage et son carton à coups de torchon.

Scène 5 (Messouada brièvement, Saïda, puis Dr Berthier)

Messouada: Aïe, aïe, aïe, ma mère ! Pourquoi ai-je mis au monde un monstre pareil? Et ignorant avec ça ! Des fourmis dans la mer ! A-t-on idée ?

Saïda entre.

Saïda: Messouada, la soeur de ma mère, le salut soit sur toi !

Messouada: (*Brusque*) Saïda, la fille de ma soeur,... comme tu dis !

Saïda: Messouada, quelque chose ne va pas ?

Messouada: Tout va très bien. Tout va très bien comme quand on s'est fait grignoter le crâne par un crabe.

*Saïda prépare un ingrédient en pilant quelque chose dans un petit mortier de cuisine.
Le Dr Berthier entre en s'épongeant le front.*

Messouada: (*furieuse*) Voilà le spécialiste des crabes ! Il tombe bien, comme le chien qui se décide à se bouger quand les charognards ont déjà mangé sa pâtée.

Dr Berthier: Messouada ! Etes-vous en colère ?

Messouada: (*même jeu*) Quelle idée, Dr Berthier ! Tu es vraiment très bon pour le diagnostic ! Tu tournes autour de cette maison comme le chacal autour de sa proie. Tiens ! Je préfère m'en aller.

Messouada sort à grands pas, hors d'elle.

Dr Berthier: Seigneur, quelle chaleur !

Saïda: Aïe, aïe, aïe ! Dr Berthier ! Tu transpires tellement que toute l'eau que rejettent les pores de ta peau suffirait à remplir l'oued pour un bon mois.

Dr Berthier: Saïda ! Comment fais-tu pour travailler dans cet air brûlant ?

Saïda: Dr Berthier ! Si tu ne supportes pas le feu du ciel, il fallait rester dans ton pays de glaces.

Dr Berthier: Il n'y a pas de glace dans mon pays.

Saïda: Ta, ta, ta ! Il y a de la neige partout. Je le sais bien, j'ai vu des images sur le calendrier de l'épicier.

Dr Berthier: Saïda, j'ai trop chaud pour discuter avec toi. Pourrais-je avoir un peu d'eau fraîche ?

Saïda va chercher de l'eau dans une jarre.

Saïda: A quoi bon te gaver de liquide, si c'est pour le suer dans la minute qui suit ?

Dr Berthier: Je ne suis pas né en enfer comme toi.

Saïda: Aïe, aïe, aïe ! Qu'est-ce qu'il raconte, ce païen ? Sache donc, Dr Berthier, que mon pays est le plus beau du monde et même de tout l'univers, plus beau que le tien, couvert de neige et de glace.

Dr Berthier: Si tu veux, Saïda, si tu veux.

Berthier boit longuement avec délectation.

- Saïda: Ce n'est que de l'eau, mais ça passe aussi bien que cette boisson que tu affectionnes tant.
- Dr Berthier: L'alcool est bon à l'ombre ou le soir, quand le soleil s'est enfin couché.
- Saïda: Et que me vaut l'honneur de la visite de Dr Berthier dans cette modeste maison ?
- Dr Berthier: Tu as de beaux yeux.
- Saïda: Aïe, aïe, aïe ! Voilà Dr Berthier qui me fait la séduction !
- Dr Berthier: Pas du tout ! Que vas-tu chercher là ? Je suis médecin et je m'intéresse aux yeux d'un point de vue purement anatomique.
- Saïda: Atomique ? Tu as raison, Dr Berthier, quand Saïda est en colère, ses yeux lancent des éclairs atomiques.
- Dr Berthier: Je n'ai pas dit ça. Tes yeux m'intéressent par leur forme, leur couleur... tes yeux m'intéressent comme ceux de n'importe qui.
- Saïda: Dr Berthier, mon fils ! Si tu es venu dire des choses désagréables, que mes yeux sont ceux de n'importe qui, tu pourrais te retrouver dans la rue plus vite que tu ne le crois, la tête lourde des coups de torchon que je lui aurais donnés.
- Dr Berthier: Ne te fâche pas, Saïda ! Je suis un savant, un médecin.
- Saïda: Depuis quand les savants et les médecins ne sont-ils pas aussi des hommes ?
- Dr Berthier: Bon ! Me permets-tu de regarder tes yeux de plus près ?
- Saïda: Aïe, aïe, aïe ! Il insiste le savant ! Regarde, Dr Berthier, regarde, mais sache que mon oncle, Nagib, n'est pas loin.

Berthier examine les yeux de Saïda.

- Dr Berthier: Qu'est-ce que ton oncle vient faire ici ?
- Saïda: Cette maison est la sienne. S'il te trouve à me tripoter les yeux, il te découpera en petites rondelles, si petites qu'on pourra les faire cuire en beignets.
- Dr Berthier: Ce que je voulais dire, c'est: en quoi ton oncle pourrait-il s'offusquer de ce qu'un médecin regarde tes yeux ?
- Saïda: Le Docteur Berthier regarde des yeux malades. Monsieur Berthier regarde les yeux qui lui plaisent. Mon oncle a beaucoup de respect pour le Docteur Berthier, mais il découperait en fines rondelles Monsieur Berthier qui s'intéresse trop aux yeux de sa nièce. Mes yeux sont-ils malades ?
- Dr Berthier: Non, non !
- Saïda: Alors, laisse-les tranquilles !
- Dr Berthier: Tu as une bien belle robe.
- Saïda: Aïe, aïe, aïe ! Qu'est-ce qu'il raconte maintenant ? Tu veux aussi examiner ma robe pour voir si elle n'est pas malade ?
- Dr Berthier: Non, je disais ça parce qu'elle est belle, c'est tout.
- Saïda: Tu es un drôle de docteur, Docteur Berthier ! N'as-tu pas assez de patients pour t'intéresser maintenant aux bien portants ?
- Dr Berthier: Il y a un motif très intéressant sur ta robe, dans ton dos. Puis-je le voir de plus près ?
- Saïda: Si cela t'est indispensable pour tes études de médecine, regarde, regarde... mais ne touche pas !

- Dr Berthier: Sais-tu que si tu mets certain coquillage à ton oreille, tu entends la mer ?
- Saïda: Quelle fable est-ce encore là ?
- Dr Berthier: Ce n'est pas une fable, mais la pure vérité. Il y a une fleur sur le tissu, dans ton dos. Puis-je approcher mon oreille ?
- Saïda: Pour entendre la mer et l'océan ou pour entendre la mère de mon cousin ? Me prends-tu pour une sottise ? Tu veux me faire croire qu'on entend aussi la mer dans les fleurs des tissus ?
- Dr Berthier: Non, je... N'as-tu jamais entendu parler du langage des fleurs ?
- Saïda: Aïe, aïe, aïe, Dr Berthier ! Je crois que le soleil a trop tapé sur ton chapeau qui s'est changé en casserole pour te cuire la tête.
- Dr Berthier: Je t'assure que les fleurs ont un langage et que celle que tu as dans le dos a sûrement quelque chose d'instructif à me dire.
- Saïda: Il y a un proverbe chez nous qui dit que les fous ont l'oreille de Dieu, ce qui veut dire qu'il faut être très gentil et patient avec eux. Attends !

Saïda court vers la porte et regarde dans la rue.

- Dr Berthier: Que fais-tu ?
- Saïda: Je regarde si quelqu'un vient et si ce quelqu'un n'est pas mon oncle, Nagib. Il n'y a personne... Je veux bien !
- Dr Berthier: Quoi ?
- Saïda: Que tu écoutes la fleur qui est dans mon dos, mais une minute seulement.

Le Dr Berthier met son oreille dans le dos de Saïda.

- Saïda: Que dit-elle la fleur ?
- Dr Berthier: Je n'entends pas très bien. Respire fortement !
- Saïda: Qu'est-ce qu'il dit à présent ? C'est mon souffle ou la fleur que tu veux entendre ?
- Dr Berthier: Heu... c'est ton souffle qui fera parler la fleur.
- Saïda: Je ne comprends rien à tes histoires. Bon ! Je respire.
- Dr Berthier: Et maintenant, tousse !
- Saïda: Quoi ?
- Dr Berthier: Tousse !
- Saïda: Moi ?
- Dr Berthier: Evidemment, toi ! As-tu déjà entendu une fleur tousser ?
- Saïda: Avec toi, Dr Berthier, il faut s'attendre à tout.
- Dr Berthier: Si tu tousses, cela amplifiera les paroles de la fleur.

Saïda tousse.

- Dr Berthier: Encore une fois !
- Saïda: Elle est bègue ta fleur, que tu ne la comprends pas du premier coup.
- Dr Berthier: (*légèrement excédé*) Tousse, je te dis !

Saïda tousse.

Dr Berthier: Bon ! Maintenant, il faut que j'écoute la fleur qui est sur ta poitrine.
 Saïda: Aïe, aïe, aïe ! Tu vas voir qu'il va finir par vouloir écouter ma petite fleur intime, cet impie de Dr Berthier.
 Dr Berthier: Mais non, ne crains rien ! J'étudie, je te dis !
 Saïda: Moi, je crois que tu me racontes des fables ou que tu veux devenir un tisserand qui tisse des fleurs parlantes.
 Dr Berthier: C'est ça. Tu as trouvé.
 Saïda: Pauvre, pauvre, pauvre Dr Berthier ! Il est plus fou que l'âne qui se croit plus sage que le philosophe.
 Dr Berthier: Souviens-toi de ton proverbe: les fous ont l'oreille de Dieu.

Saïda court vers la porte et regarde dans la rue.

Saïda: Il n'y a toujours personne. C'est bon, écoute la fleur qui est sur ma poitrine, mais vite !

Berthier place son oreille sur la poitrine de Saïda.

Dr Berthier: Tousse !
 Saïda: Encore !
 Dr Berthier: Tousse, je te dis !

Saïda tousse. Le Dr Berthier tape sur la poitrine de Saïda.

Saïda: Aïe ,aïe, aïe ! Que fais-tu ?
 Dr Berthier: La fleur est tordue. Je la redresse.

Berthier se redresse.

Saïda: Alors ?
 Dr Berthier: Alors quoi ?
 Saïda: Que t'a dit la fleur ?
 Dr Berthier: Elle m'a dit que ton poumon ne va pas bien.
 Saïda: Dis-moi une chose, Dr Berthier ! Crois-tu que Saïda est la plus ignorante de toutes les femmes du village ?
 Dr Berthier: Bien sûr que non !
 Saïda: Crois-tu que Saïda n'a pas fini par comprendre ce que tu as fait ?
 Dr Berthier: Je... je ne sais pas.
 Saïda: (*élevant la voix*) Tu es venu chez Saïda, comme le serpent, à l'entretenir de fleurs qui parlent et de coquillages qui chantent et, en fait, tu lui as fait l'examen médical.
 Dr Berthier: Crois-tu ?
 Saïda: Depuis quand les docteurs font-ils l'examen sans qu'on ne leur ait rien demandé ?
 Dr Berthier: (*perdant son calme*) Depuis qu'on se fait du souci et qu'on a affaire à une tête de mule qui ne veut rien savoir.
 Saïda: (*élevant la voix*) Qui est une tête de mule et qui se fait du souci ?
 Dr Berthier: (*même jeu*) Toi, tu es une tête de mule et ton oncle, Nagib, est inquiet.

Saïda: (même jeu) Inquiet de quoi ?
 Dr Berthier: De ta santé ! Je te donnerai une petite bouteille et tu prendras trois cuillers par jour du médicament.
 Saïda: Aïe, aïe, aïe ! Il veut m'empoisonner maintenant.
 Dr Berthier: (énervé) Je veux guérir ton poumon qui est malade.
 Saïda: (calme) Dr Berthier, tu as regardé mes yeux ?
 Dr Berthier: Oui, et alors ?
 Saïda: Je peux donc aussi regarder les tiens.
 Dr Berthier: Heu... si tu veux.
 Saïda: Attends !

Saïda court voir si quelqu'un vient dans la rue.

Saïda: (regardant l'oeil gauche de Berthier) Aïe, aïe, aïe !
 Dr Berthier: Qu'est-ce qu'il y a ?
 Saïda: (regardant l'oeil droit de Berthier) Aïe, aïe, aïe !
 Dr Berthier: Mais qu'est-ce qu'il y a ?

Saïda enfonce son doigt dans le foie de Berthier.

Dr Berthier: Aïe ! Que fais-tu ?
 Saïda: Je discute avec le bouton de ta veste.
 Dr Berthier: Quoi ?
 Saïda: Attends, je l'écoute mieux.

Saïda colle son oreille à la hauteur du foie de Berthier.

Saïda: Pauvre, pauvre, pauvre Dr Berthier !
 Dr Berthier: Comment ça, pauvre Dr Berthier ?
 Saïda: Ton bouton m'a dit que tu avais des humeurs très méchantes dans ton ventre.
 Dr Berthier: Qu'est-ce que tu me racontes là ?
 Saïda: Le blanc de tes yeux est jaune comme le safran.
 Dr Berthier: (inquiet) Et alors ?
 Saïda: Tu es malade dans ton ventre, Dr Berthier. Attends, jè vais te donner quelque chose.

Saïda prend un pot en terre sur une étagère, un pot à moutarde dans un placard, et remplit ce dernier d'un peu de pâte verte qu'elle a prise dans le pot en terre.

Saïda: Tu mangeras une bonne cuiller de cette pâte le matin, le midi et le soir.
 Dr Berthier: Mais pourquoi ?
 Saïda: Pour guérir ton ventre, insensé Dr Berthier, et tu cesseras de boire ton liquide qui sent la pisse de chat.
 Dr Berthier: Mon alcool ?
 Saïda: C'est un poison pour ton ventre, Dr Berthier.
 Dr Berthier: Tu crois ?

Saïda: Ecoute bien, Dr Berthier ! Si tu ne fais pas ce que je dis, tu ne verras pas reflleurir le jujubier.
 Dr Berthier: C'est à ce point-là ?
 Saïda: Allez, Dr Berthier, rentre chez toi, jette ta pisser de chat dans le lavabo et prends ma médecine.
 Dr Berthier: Si tu crois...

Saïda pousse le Dr Berthier dehors.

Saïda: Il s'imagine qu'il sait tout, ce pauvre Dr Berthier.

Scène 6 (Saïda brièvement, la Contessa, puis Bouzid, puis Aïcha)

La Contessa entre.

La Contessa: Bonjour, ma petite ! Je cherche le Dr Berthier. (*Regardant avec dégoût l'ameublement*) On m'a dit qu'il était peut-être ici.
 Saïda: (*vexée*) Bonjour, ma grande ! Tu aurais dû le croiser.
 La Contessa: (*à part*) Le tutoiement de ces indigènes me choquera toujours. (*A Saïda*) J'imagine, ma **petite**, que tu ne sais pas à qui tu parles.
 Saïda: (*imitant le ton de la Contessa*) J'imagine, ma **grande**, que toi non plus.
 La Contessa: (*à part*) Serait-elle impertinente ? (*A Saïda*) Sache, ma **petite**, que je suis Francesca la Contessa !
 Saïda: (*même jeu*) Sache, ma **grande**, que je suis Saïda la nièce de Nagib et de Messouada.
 La Contessa: Je crois t'avoir dit que je voulais voir le Dr Berthier.
 Saïda: Je crois l'avoir compris, vu que je ne suis pas sottte.
 La Contessa: Et bien ?
 Saïda: Et bien... quoi ?
 La Contessa: Et bien, cours le chercher !
 Saïda: (*à part*) Pour qui se prend-elle, celle-là ? (*A la Contessa*) Courez vous-même, moi, je n'ai pas de souffle. (*Gonflant sa poitrine*) Mmmf !

Saïda sort en levant haut la tête. La Contessa se rapproche de la sortie.

La Contessa: Ces gens ! Quel sans-gêne !

Bouzid entre en courant.

Bouzid: Aïcha, ma petite gazelle du désert !... Aïcha, mon petit fennec des sables !... Aïcha, ma petite chevrette blanche !

Il se jette sur la Contessa et l'embrasse.

La Contessa: Jeune homme, jeune homme, que fais-tu ?

- Bouzid: *(reculant de trois pas)* La Contessa ? Que faites-vous là ?
 La Contessa: J'y suis par hasard. *(Soudainement allumée)* Mais on dirait que le hasard fait bien les choses.
 Bouzid: *(très emprunté)* Oui, bien sûr, je...! Je suis... je me suis un peu trompé.
 La Contessa: Un peu ?
 Bouzid: Je croyais...
 La Contessa: *(s'approchant langoureuse)* Tu croyais trouver une petite indigène insignifiante et voilà que tu tombes sur la célèbre Contessa qui fait vibrer tous les coeurs... et le reste.
 Bouzid: Contessa ! Je vous dois le respect comme à toute femme... à vous aussi.
 La Contessa: Comment ça, à moi aussi ?
 Bouzid: Heu... je veux dire que vous êtes une femme, vous aussi.
 La Contessa: *(enjôleuse)* En es-tu bien certain, mon beau Bouzid ?
 Bouzid: *(très emprunté)* Certain de quoi ?
 La Contessa: *(même jeu)* Certain... que je suis aussi une femme ? Ne vaudrait-il pas mieux vérifier ?
 Bouzid: *(très emprunté)* Je ne crois pas que ce soit vraiment nécessaire.

La Contessa caresse la joue de Bouzid.

- Bouzid: *(envoûté)* Contessa, Contessa ! Arrêtez ! Je me sens mon... je sens mon... sang qui bout dans mes veines.
 La Contessa: *(de plus en plus enjôleuse)* Ah, Bouzid, Bouzid ! Petit garnement, tu vas voir qui c'est, la Contessa !

Aïcha apparaît. Bouzid se jette sur elle.

- Bouzid: Aïcha, ma petite gazelle du désert !... Aïcha, mon petit fennec des sables !... Aïcha, ma petite chevrette blanche !
 Aïcha: Bouzid, mon coeur ! Je veux bien être pour toi toute l'arche de Noé, mais que fais-tu ici, dans la maison de mes parents ?

Bouzid soulève Aïcha et la fait tourner autour de lui.

- La Contessa: Non, mais je rêve ! Le voilà qui me plante ici, moi, la Contessa, pour se jeter dans les bras de n'importe qui.
 Bouzid: Ma belle, belle, belle Aïcha ! Tu es le sel de ma vie, la lumière de mes jours !
 La Contessa: Bon ! S'il en est aux images poétiques, je crois qu'il vaut mieux me retirer. Mais qu'il ne vienne jamais quérir mes services, ce Bouzid !

La Contessa sort furieuse.

- Aïcha: Bouzid, arrête !

Bouzid repose Aïcha.

- Aïcha: Es-tu tombé sur la chéchia ?

Bouzid: Aïcha, ma mignonne ! Une nouvelle merveilleuse !
 Aïcha: Te rends-tu compte de l'endroit où tu es ?
 Bouzid: Je suis au paradis, puisque tu es là où je suis.
 Aïcha: Tu es chez mon père et ma mère. S'ils te voient chez nous, c'est la catastrophe du siècle.
 Bouzid: Ton père, Nagib, est-il ici ?
 Aïcha: Non, il vaque à ses affaires.
 Bouzid: Messouada ta mère, est-elle dans la maison ?
 Aïcha: Elle n'en sort que rarement, mais pour l'instant elle n'y est pas.
 Bouzid: Ton frère Moustaf ?
 Aïcha: Dieu sait ce qu'il trafique à cette heure, celui-là.
 Bouzid: Il n'y a donc personne d'autre que toi et moi.
 Aïcha: Mais ils pourraient revenir ! Aïe, aïe, aïe, le scandale ! Un amoureux dans la maison. Nagib, mon père, te couperait les oreilles avec le couteau de la cuisine. Moustaf, mon frère, t'écraserait avec le couscoussier et pis encore, Messouada, ma mère, t'assommerait à coups de torchons.
 Bouzid: Je t'ai dit que je venais t'annoncer une nouvelle merveilleuse.
 Aïcha: Et quoi ? Que tu en as assez de vivre pour te présenter ici ?
 Bouzid: Aïcha, ma grenade si douce ! Tu sais que la coutume veut que mon père, le Bey, rende visite à une famille de la ville une fois l'an.
 Aïcha: Tout le monde le sait.
 Bouzid: J'ai réussi à le convaincre de venir ici.
 Aïcha: Ici ?
 Bouzid: Ici ! Dans la maison de ta famille !
 Aïcha: C'est bien ce que je pensais: Bouzid, mon amoureux, est devenu fou comme l'âne de mon oncle qui ne veut plus avancer ni reculer.
 Bouzid: Le Bey, mon père, te verra, Aïcha, ma toute belle, et quand il t'aura vu, il sera si ému par ta beauté qu'il ne pourra jamais refuser que je t'épouse.
 Aïcha: Bouzid, mon pauvre ami, veux-tu un linge humide sur ta tête pour calmer le feu qui y couve ?
 Bouzid: Je serai là aussi, puisque je l'accompagne partout où il va. Ton père et ta mère me verront eux aussi.
 Aïcha: (*moqueuse*) Et ils seront charmés par ta force et ton intelligence qu'ils nous marieront sur place.
 Bouzid: Aïcha, mon âme, tu te moques de moi.
 Aïcha: Bouzid, insensé que tu es ! Renonce à ton projet tout de suite. Je crois que tu as trop lu de mauvais romans.
 Bouzid: On ne peut renoncer à ce qui marche déjà.
 Aïcha: Que veux-tu dire ?
 Bouzid: Que mon père, le Bey, s'apprête à sortir de chez lui.
 Aïcha: Pour quoi faire ?
 Bouzid: Pour venir ici.
 Aïcha: Aujourd'hui ?
 Bouzid: Dans quelques minutes.

On entend du remue-ménage au-dehors.

Bouzid: Je cours le rejoindre ! (*En sortant*) Aïcha, je t'adore !

Bouzid sort en courant. Il croise Nagib et Messouada.

Scène 7 (Aïcha, Nagib, Messouada, puis Rabah le Bey et Bouzid, puis Moustaf, brièvement)

Nagib et Messouada entrent en courant, extrêmement agités.

Nagib: Aïe, aïe, aïe, Messouada, ma femme ! Le plus grand événement de tous les temps ! L'honneur suprême sur cette maison !

Messouada: Aïe, aïe, aïe, Nagib, mon mari ! Notre demeure est bénie ! Quelle affaire !

Nagib: C'est... c'est... une faveur du ciel. Notre maison est la plus honorée de la ville.

Messouada: ... du pays.

Nagib: ... du monde entier.

Messouada: Et les voisines vont être jalouses !

Nagib: Mais que fais-tu, Messouada, ma pauvre femme ?

Messouada: Je ne fais rien !

Nagib: Tu ne fais rien !... As-tu perdu la raison ? Le Bey honore notre demeure de sa venue et tu ne fais rien ! Remue-toi, lave ce gourbi à grande eau !

Messouada: Je l'ai fait hier !

Nagib: Messouada, ma femme ! Recommence !

Messouada: Hou, là, là ! Où sont le balai et la serpillière ! Qu'ai-je fait du grand seau ?

Nagib: Aïcha, ma fille !... Aïcha, où es-tu donc ?

Aïcha se plante devant son père qui ne la voit pas.

Nagib: Aïcha, viens ici, je te dis !

Aïcha: Je suis là, mon père !

Nagib: Aïcha, à quoi penses-tu ? Les gâteaux au miel ne sont pas encore prêts ?

Aïcha: Quels gâteaux au miel ?

Messouada: Elle demande: quels gâteaux au miel ! Aïcha, ma fille, aurais-tu l'esprit aussi lent que celui du chameau ?

Aïcha: Mais enfin, ma mère et mon père, de quels gâteaux parlez-vous ?

Nagib: Décidément, Messouada, ma femme, je me demande si notre Aïcha n'est pas un peu demeurée. (A Aïcha) Il faut bien pour le moins des gâteaux au miel et des dattes fourrées pour le recevoir.

Aïcha: (faussement surprise) Pour recevoir qui ?

Messouada: Toute la ville le sait !

Nagib: Le pays entier est au courant !

Messouada: Le monde ne parle que de ça !

Nagib: Et toi, Aïcha, sotte parmi les sottes, tu demandes: pour recevoir qui !

Aïcha: A la fin, qui ?... qui ?

Messouada: Le Bey, Aïcha, le Bey !

Aïcha: Quel Bey ?

Nagib: Le nôtre ! Le Bey de notre ville vient dans notre maison... Où est Moustaf ? Il faut repeindre les plafonds !... Aïcha ! Alors, ces gâteaux ?

On entend du bruit à l'extérieur.

Messouada: C'est lui, c'est le Bey et je n'ai pas recousu la tenture de la porte.
 Nagib: Le déshonneur est sur nous ! Notre race est maudite pour la fin des temps !
 Aïcha: Tout ça, parce qu'il y a un tout petit trou dans la tenture de la porte ?

On entend de violents coups frappés à la porte. L'agitation cesse brutalement. Messouada tente d'arranger sa tenue. Nagib fait de même. Ils se placent en ligne avec Aïcha. Les coups redoublent.

Nagib: Messouada, ma femme ! Ouvre la porte !
 Messouada: Hou, là, là ! Je n'oserai jamais ! Ouvre-la toi-même, Nagib, mon mari !

Nagib s'approche très lentement de la porte et l'ouvre comme si elle était brûlante. Bouzid entre.

Bouzid: Rabah, le Bey de la ville, vous fait l'insigne honneur d'honorer... avec honneur... votre désormais honorable demeure.
 Messouada: Aïe, aïe, aïe ! Le voilà, c'est lui ! Le Bey en personne !
 Nagib: Seigneur ! Que vos pieds bénis daignent fouler le sol indigne de cette misérable maison !

Le Bey fait son entrée. Il est très richement vêtu. Il a l'air profondément las.

Bouzid: Le Bey vous salue et vous remercie de votre modeste accueil.
 Aïcha: Il ne peut pas le dire lui-même, le Bey ?
 Nagib: (à Aïcha, dans l'espoir que personne ne l'entende) Aïcha, ma fille, es-tu folle ? Il convient de parler au Seigneur avec le plus grand respect. (A Messouada) Femme ! Que l'on avance le trône pour le Bey.
 Messouada: Le trône, quel trône ?
 Nagib: (même jeu qu'avec Aïcha) Le tabouret de la cuisine ! Tu ne veux pas que le Bey s'asseye par terre !

Messouada court chercher le tabouret. Le Bey s'y installe avec cérémonie.

Nagib: (avec force courbettes) Le Seigneur est-il installé confortablement ?...
 Le Bey: ...
 Messouada: (même jeu) Le Seigneur veut-il un coussin pour ses pieds ?
 Le Bey: ...
 Nagib: (même jeu) Le Seigneur est-il satisfait ?
 Le Bey: ...
 Messouada: (même jeu) Le Seigneur veut-il de l'eau fraîche ?
 Le Bey: ...
 Nagib: (à Bouzid, en aparté) Le Bey est-il muet ?

Bouzid: (à Nagib et à Messouada, même jeu) Mon père, le Bey, est un très grand seigneur.

Nagib et Messouada approuvent très nettement de la tête.

Bouzid: C'est aussi un très grand savant et un grand sage.

Nagib et Messouada, même jeu.

Bouzid: Un jour, il a dit: « La parole est la meilleure et la pire des choses ! »

Nagib: (en regardant avec insistance sa femme) Il avait bien raison, surtout quand on pense à certaines personnes.

Messouada: Nagib, mon mari ! Que veux-tu dire par là ?

Nagib: (à Messouada) Chut ! (A Bouzid) Et alors ?

Bouzid: Alors, il s'est promis à lui-même de ne plus jamais ouvrir la bouche, sauf pour dire de grandes vérités.

Messouada: S'il a soif, n'est-ce pas une grande vérité ?

Nagib: Messouada, tais-toi ! Laisse parler le fils du Bey.

Bouzid: Voulez-vous entendre sa voix ?

Nagib: Oui, bien sûr ! Quelle joie pour nous, misérables que nous sommes, d'entendre de grandes vérités !

Bouzid: Rabah, le Bey, mon père, quel est le comble de la cécité ?

Le Bey: Le comble de la cécité est de ne voir que ce qui est visible.

Messouada: Hou, là, là ! Je n'ai rien compris, mais quelle belle voix il a !

Bouzid: Rabah, le Bey, mon père, quel est le comble de la surdité ?

Le Bey: Le comble de la surdité est de n'entendre que ce qui est audible.

Nagib: Le Bey, il a bien raison !

Bouzid: Rabah, le Bey, mon père, quel est le comble du mutisme ?

Le Bey: Le comble du mutisme est de taire la vérité qui est au-delà des vérités.

Messouada: Hou, là, là ! Qu'il est sage le Bey, mais on ne comprend pas tout ce qu'il dit !

Bouzid: La tradition veut maintenant que toute la famille soit présentée au Bey. Tout d'abord, voici la fille de la maison, Aïcha, ma toute belle !

Nagib: (à Messouada) Qu'est-ce qu'il a dit, le fils du Bey ?

Bouzid: (qui a entendu la question de Nagib) Heu... ! Aïcha, **la** toute belle !

Aïcha se prosterne devant le Bey. Le Bey se frotte la barbiche.

Nagib: (à Messouada) C'est vrai qu'elle n'est pas laide, notre Aïcha, mais qu'est-ce qu'il a à la présenter au Bey avant moi, le maître de la famille ?

Bouzid: (au Bey) Voici, Nagib, le père d'Aïcha !

Nagib se prosterne à son tour devant le Bey. Celui-ci fait un geste pour l'écartier.

Nagib: (à Messouada) Messouada, ma femme ! Tu as vu ? Il me renvoie à ma place à peine j'ai fini la prosternation !

Bouzid: Voici, Messouada, la mère d'Aïcha !

Messouada se prosterne devant le Bey. Celui-ci fait une horrible grimace.

- Messouada: (à Nagib) Nagib, mon mari ! Tu as vu ? Il m'a fait la grimace comme si je ne lui plaisais pas !
- Nagib: (à Messouada) Et qu'est-ce que c'est cette présentation: le père d'Aïcha, la mère d'Aïcha ? Nous n'existons pas en dehors d'Aïcha ou quoi ?
- Bouزيد: Et surtout, Rabah le Bey, mon père, voici la sublime Aïcha !
- Nagib: Hé ! Elle a déjà fait la prosternation !

Aïcha se prosterne à nouveau devant le Bey. Celui-ci lisse sa barbiche, fait un signe à Aïcha pour qu'elle retourne à sa place et un autre à Bouزيد pour qu'il s'approche de lui.

- Le Bey: Bouزيد, mon fils ! J'ai compris ton message.
- Bouزيد: Rabah, mon père, je suis le plus heureux des fils !
- Le Bey: Tu as raison, mon fils ! La vie est une vérité profonde, mais c'est aussi la vie !
- Bouزيد: Rabah, mon père ! Comme j'honore votre immense sagesse !
- Le Bey: Aïcha, je l'épouse !
- Bouزيد: Comment, mon père ?
- Le Bey: Je te le dis: Aïcha, je l'épouse.
- Bouزيد: Mais, mon père...

Le Bey se lève et sort avec cérémonie devant les courbettes de Nagib et de Messouada.

- Bouزيد: (désespéré) Rabah, mon père !
- Aïcha: (à Bouزيد) Qu'a-t-il dit ? L'ai-je séduit comme tu le voulais ?
- Bouزيد: (même jeu) Rabah, le Bey, mon père ! Tu ne peux pas épouser ma petite Aïcha !

Aïcha, aveuglée par son amour pour Bouزيد, ne comprend pas ce qui se passe. Bouزيد poursuit le Bey en courant.

- Messouada: (exaltée) Aïe, aïe, aïe, Nagib, mon mari ! Notre famille est bénie d'entre toutes les familles.
- Nagib: (même jeu que Messouada) Le Ciel nous honore comme il ne l'a jamais fait pour mon père, ni pour mon grand-père, ni pour mon arrière-grand-père, ni pour le père de mon arrière-grand-père, ni pour le grand-père de l'arrière-grand-père de mon grand-père, ni pour... ni pour tous les autres.
- Aïcha: Certes, Bouزيد est le fils du Bey, mais il n'est pas utile d'invoquer tes ancêtres jusqu'à la dix-huitième génération.
- Nagib: Aïcha, qui te parle de Bouزيد?
- Aïcha: Nagib, mon père chéri, la joie te trouble l'esprit. Bouزيد, mon futur époux, celui qui honore ton grand-père et les autres aussi.
- Messouada: Ma petite Aïcha, n'aurais-tu pas compris l'immense honneur qui t'est fait ?
- Aïcha: (impatiente) Oui, oui, oui ! J'épouse Bouزيد.

Nagib: J'avais raison de demander à Dr Berthier l'auscultation d'Aïcha. Elle est aveugle et sourde.
 Messouada: Aïcha, gloire de ton père et de ta mère, n'as-tu pas compris ?
 Aïcha: (*très impatiente*) Quoi donc à la fin ?

Moustaf entre et assiste médusé à la fin de la scène.

Nagib: Le Bey, ma fille, le Bey !
 Aïcha: (*criant*) Qu'est-ce qu'il a le Bey ?
 Messouada: Aïcha, merveille des merveilles, c'est lui, Rabah le Bey, que tu épouses.
 Aïcha: Que dis-tu, ma mère ?
 Messouada: Tu épouses le Bey. Il l'a dit.
 Aïcha: (*effondrée*) Le Bey ?
 Nagib: Oui ! Le Bey !
 Aïcha: Mais... ce n'est pas possible !
 Messouada: Aïcha, ma petite fille, ce qui t'arrive est si merveilleux que tu n'arrives pas à le réaliser.
 Nagib: Comme dit Dr Berthier, c'est très courant chez ceux qui souffrent de diagnostic.
 Moustaf: Attendez, attendez ! Nagib, mon digne père et toi, Messouada, ma sainte mère, vous voulez dire que le Bey veut épouser Aïcha ?

Aïcha éclate en sanglots. Elle sort, soutenue par Nagib et Messouada, en disant la réplique suivante.

Aïcha: Que je suis malheureuse ! Mon Dieu que je suis malheureuse !

Scène 8 (Moustaf, La Contessa)

Moustaf remplit de bouteilles de vieux cartons.

Moustaf: (*bouleversé*) Ce Bey est tombé sur la tête. Pauvre Aïcha ! Pauvre, pauvre petite gazelle.

La Contessa entre.

La Contessa: Santa Polenta ! Quelle chaleur ! Comment peut-on vivre dans un pareil étouffoir ?
 Moustaf: (*encore bouleversé*) Oh ! La Contessa qui coule comme la cascade du calendrier des postes! (*Ironique*) Qu'est-ce qui vaut à notre immonde gourbi la visite d'une si noble dame ?
 La Contessa: Moustaf ! Si tu n'étais pas le fils de ta sainte mère, je te dirais des mots qui feraient ressembler ton visage à un piment langue d'oiseau.
 Moustaf: (*même jeu*) N'êtes-vous pas de si noble lignage que le Bey lui-même fait figure de prolétaire à côté de vous ?

- La Contessa: Te moquerais-tu de moi, Moustaf ?
- Moustaf: Qu'est-ce qui vous fait croire ça, Contessa ? Ce titre que vous portez, ne veut-il pas dire que vous êtes née de la cuisse d'un Jupiter italien ?
- La Contessa: C'est qu'il me cherche, ce voyou de Moustaf, et il va me trouver ou du moins, c'est sa joue qui va trouver ma main. Tu sais très bien d'où je sors et ce n'est pas d'une cuisse ou en tout cas pas de celle d'un Jupiter italien ou patagon.
- Moustaf: Ce que je n'ai jamais compris, c'est comment une sociétaire du plus fameux bordel de Tripoli a pu se retrouver, dans un premier temps, affublée d'un titre ronflant et, secondement, perdue dans un bled comme le nôtre.
- La Contessa: Mon nom n'est pas un titre, c'est un sous-titre: Francesca, la Contessa. J'ai toujours eu une conscience professionnelle élevée et j'ai toujours tenu à soigner ma présentation et une certaine distinction qui plaisait aux clients coloniaux, exilés loin de chez eux. Pour quelqu'un qui a des principes, il est plus facile de les oublier dans une certaine classe et dans un luxe certain. C'est d'ailleurs ce qui a plu au consul et qui l'a mené à me considérer comme un bagage décoratif. Seulement voilà ! En passant dans votre bled, comme tu dis, il a pensé que je ne ferais pas le même effet à Rome où il rentrait et il m'a laissée là comme une vieille malle qu'on abandonne parce qu'elle n'est plus digne du rang qu'on prétend occuper.
- Moustaf: Il a eu tort, ce consul.
- La Contessa: Pourquoi dis-tu ça, Moustaf ?
- Moustaf: Parce que, question décoration, je vous trouve assez bien conservée.
- La Contessa: Cherches-tu à me flatter ?
- Moustaf: On flatte un chameau qui ne veut pas se lever pour partir dans le désert ou un cheval rétif, pas une Contessa qui fait l'ornement de notre petite ville.
- La Contessa: Je ne te savais pas ce talent pour parler aux femmes, surtout quand ce sont des ...
- Moustaf: J'ai beaucoup de talents autres que celui-là.
- La Contessa: Ah oui ? Tu commences à m'intéresser.
- Moustaf: Décidément, Contessa, vous avez les mots malheureux ou le contraire, c'est selon. On intéresse quelqu'un à une affaire.
- La Contessa: Mais, tu es une affaire tout à fait intéressante, mon beau Moustaf.
- Moustaf: Ce n'est pas ce que je voulais dire. Enfin... pas vraiment

La Contessa s'approche de Moustaf.

- La Contessa: T'a-t-on déjà fait remarquer que tu as des yeux d'une profondeur peu commune ?
- Moustaf: Assez souvent, oui !

La Contessa, soudain inquiète, regarde de gauche et de droite.

- La Contessa: Y a-t-il quelqu'un d'autre que toi et moi dans la maison ?
- Moustaf: (*éclatant de rire*) Ce qui est extraordinaire avec vous, c'est qu'on ne voit pas où vous voulez en venir.
- La Contessa: Réponds-moi au lieu de te moquer: y a-t-il quelqu'un d'autre dans la maison ?

Moustaf fait « oui » de la tête.

La Contessa: Ta mère ?

Moustaf fait « non » de la tête.

La Contessa: Ton père ?

Même jeu de Moustaf.

La Contessa: Ta soeur ?

Même jeu de Moustaf.

La Contessa: Qui donc, alors ?

Moustaf: *(prenant un air de conspirateur)* L'âne de mon père dans la cour.

La Contessa: Moustaf, veux-tu me rendre folle ?

Moustaf: Peut-on faire ce qui est déjà fait ?

La Contessa: *(vexée)* Tu me traites de folle ?

Moustaf: Folle... folle pourquoi ?... folle de quoi ?...*(un temps)* folle de qui ?

La Contessa: Ah, je vois ! Monsieur Moustaf est de ces hommes qui ne doutent de rien et surtout pas de leurs propres qualités.

Moustaf: Je suis ce que je suis... et si ce que je suis est de n'être ni laid, ni tordu, ni idiot, je dois en remercier Dieu, ma mère et mon père et ce serait un grand péché de ne pas le faire. Je ne peux pas remercier Dieu, ma mère et mon père pour quelque chose qui ne serait pas. En conséquence, je suis bien obligé de reconnaître que ma beauté et mon intelligence sont bien réelles de peur de faire affront à Dieu, à ma mère et à mon père.

Un temps assez long pour permettre à la Contessa de comprendre ce qu'a dit Moustaf.

La Contessa: En somme, la modestie est un péché capital.

Moustaf: La modestie, non ! L'aveuglement, peut-être !

La Contessa: *(dubitative)* Oui !... *(A nouveau intéressée, détaillant Moustaf)* Il faut reconnaître que si, d'un point de vue moral, ton discours peut prêter à discussion, si le plan esthétique, il n'en est rien. Tu as un visage digne d'un portrait de Raffaele, ta chemise doit cacher des formes qui auraient pu inspirer Michelangelo et le reste...

Moustaf: Vous parlez rudement bien pour une ancienne... enfin... pour une ancienne sociétaire...

La Contessa: Ce salopard de consul m'a obligé à prendre des cours de culture générale pour que je fasse illusion dans les salons qu'il fréquentait. Admettons que ça détonne quelquefois. Je reprends: Moustaf, t'es beau, costaud comme tout et tu me fais vibrer. Où est ta chambre ?

Moustaf: *(montrant une des coulisses)* Là !

La Contessa: Tu ne pouvais pas le dire plus tôt ?

La Contessa entraîne Moustaf.

DEUXIEME PARTIE

Scène 1 (L'auteur)

Même jeu qu'avant la première partie.

L'auteur: Mesdames, Messieurs ! (*Il attend la silence*) Mesdames, Messieurs ! Les rêves des jeunes filles sont les plus belles choses, les plus douces du monde. Mais il faut bien avouer qu'ils compliquent un peu la vie. Aïcha rêve de Bouzid, Bouzid rêve d'Aïcha. Quoi de plus simple ? Seulement voilà ! Si la réalité pouvait correspondre aux rêves, il n'y aurait plus de comédie. Ce Bey n'est pas un méchant homme, mais il a, lui aussi, ses chimères. Il lui a suffi de voir la belle Aïcha pour ne plus penser qu'à elle. Et les autres ? Ils sont ce qu'ils sont avec leurs préoccupations quotidiennes, avec leurs songes comme vous et moi. L'intrigue se noue lentement. Que va-t-il donc advenir de tout cela ?

Scène 2 (La Contessa, Moustaf, puis Messouada)

Moustaf sort de sa chambre.

Moustaf: (*à la Contessa, dans la chambre*) Contessa, grouille-toi ! Quelqu'un va bien finir par revenir.

Soupir venant de la chambre.

Moustaf: (*même jeu*) Alors, ça vient ou faut-il que j'aille te chercher par la peau des... par la peau du cou ?

La Contessa apparaît.

La Contessa: Tu pourrais être plus doux avec ta petite Contessa.
 Moustaf: Plus doux ? Je regrette.
 La Contessa: Tu regrettes ta brusquerie ?
 Moustaf: Non ! Je regrette qu'il n'y ait pas de miroir dans cette maison.
 La Contessa: Pourquoi ?
 Moustaf: Pour te montrer la tête que tu as !
 La Contessa: (*stupéfaite*) Moustaf ! Qu'est-ce que tu dis ?
 Moustaf: Je dis que tu as une tête à faire fuir un demi-aveugle.
 La Contessa: (*même jeu*) Je... je ne comprends pas.
 Moustaf: Et en plus, elle est niaise !
 La Contessa: (*au bord des larmes*) Moustaf, tu ne m'aimes pas ?
 Moustaf: (*éclatant d'un rire mauvais*) T'aimer, moi ? Tu es complètement inconsciente ? Tu m'as vu, moi et tu t'es regardée, toi ?
 La Contessa: (*désespérée*) Mais..., moi, je t'aime, Moustaf !
 Moustaf: J'espère bien !

La Contessa: Comment ?
 Moustaf: Nous avons à traiter des affaires et pour les mener à bien, il faut que tu m'aimes ou que tu me craignes. Les deux à la fois, ce serait l'idéal.
 La Contessa: (*pas très assurée*) Tu ne me fais pas peur !
 Moustaf: Ça peut s'arranger ! Que dirais-tu d'une bonne raclée ?
 La Contessa: (*épouvantée*) Moustaf !
 Moustaf: (*méchamment*) Tu commences à comprendre ou dois-je te faire un dessin ? Tu as exercé un métier qui, dit-on, est le plus ancien du monde. Tu ne l'as sûrement pas oublié. J'ai, moi, des talents d'impresario et j'ai surtout besoin d'argent...

La Contessa tombe assise sur un tabouret. Elle se prend la tête entre les mains.

Moustaf: ... de beaucoup d'argent.
 La Contessa: (*se reprenant*) A Tripoli, j'ai réussi à m'extraire de ce... de cette... de cette société anonyme. Pour cela, j'ai accepté de suivre ce vieux porc de consul. J'ai tout supporté, tout... et le reste ! J'ai même été heureuse qu'il m'abandonne dans ce bled pourri. Je suis redevenue une honnête femme, capable de se regarder en face sans avoir honte d'elle-même et tu crois, toi, petit minable de Moustaf, que je vais retomber pour tes beaux yeux ? Tu le crois ?
 Moustaf: (*jouant l'indifférence*) Je le crois !
 La Contessa: Et bien, Moustaf, tu te fourres le doigt dans l'oeil !
 Moustaf: Pas tout à fait !
 La Contessa: Ça veut dire quoi, ça ?
 Moustaf: (*crescendo*) Je ne me fourre pas le doigt dans l'oeil, mais je vais t'envoyer mon poing dans la figure !
 La Contessa: (*radoucie*) Ton poing à toi, dans ma figure à moi ?
 Moustaf: (*grand seigneur*) Ton poing à toi, dans ma figure à moi ! (*Hésitant*) Enfin... à peu de chose près.
 La Contessa: (*faussement sûre d'elle*) Tu ferais ça à ta petite Contessa ?
 Moustaf: Sans hésiter !
 La Contessa: Je ne te crois pas !

Moustaf lève la main sur la Contessa.

La Contessa: Si, si, si ! Je te crois ! Mais tu fais un beau salaud, Moustaf, pire que le consul !
 Moustaf: Il y a plusieurs différences de taille.
 La Contessa: Ah oui ?
 Moustaf: Moi, je suis beau !... et tu as peur de moi.
 La Contessa: (*prenant du recul*) Beau, beau... il ne faut quand même pas exagérer ! Ce menton lourd, ce nez puissant, ces oreilles énormes, ces bajoues pendantes...

Moustaf gifle violemment à la Contessa.

La Contessa: *(tenant sa joue)* Ce menton volontaire, ce nez bien dessiné, ces oreilles fines, ce visage ferme !

Moustaf: Tu travailleras donc pour moi ?

La Contessa: Le moyen de faire autrement ?

Moustaf: Il n'y a aucun moyen de faire autrement.

La Contessa: C'est bien ce que je disais !... Je dois commencer quand ?

Moustaf: Pas tout de suite ! Avant d'espérer louer la maison, il faut ravalier la façade. C'est un proverbe de chez nous.

La Contessa: Ce qui veut dire ?

Moustaf: Je te donne trois jours pour être présentable.

Entrée de Messouada.

Messouada: Aïe, aïe, aïe, ma mère ! La chaleur qu'il fait là-dehors ! *(Apercevant la Contessa)* Hou, là, là ! Nous avons une visite ! C'est un grand bonheur pour cette modeste demeure de recevoir une si grande dame !

Moustaf: N'exagérons rien !

Messouada: Mais qu'est-ce que tu dis, Moustaf, mon fils ? C'est Madame la Contessa en personne !

Moustaf: Et alors ?

Messouada: *(prenant Moustaf à part)* Fruit de mes entrailles, tu es à jamais béni, mais je pense que tu as l'esprit un peu lent. Cette dame s'appelle la Contessa !

Moustaf: Oui, on le sait !

Messouada: *(avec un air finaud)* On le sait..., on le sait... Sais-tu seulement ce que ça veut dire « Contessa » ?

Moustaf: C'est le nom qu'on lui donne.

Messouada: Aïe, aïe, aïe, mon fils ! Ce que tu peux être naïf ! « Contessa », c'est un grand titre de l'autre côté de la mer qui est au bout du désert.

Moustaf: *(moqueur)* Aïe, aïe, aïe, ma mère ! Tu crois ?

Messouada: Je le sais ! Je ne suis qu'une pauvre ignorante, du moins c'est ce que tu crois, mon fils, mais ça, je le sais ! *(Se tournant vers la Contessa)* Votre présence, ici, Madame Contessa, est un honneur qui rejaillit sur toute la famille et cet immense honneur, à quoi le devons-nous ?

La Contessa: Heu... J'étais venue voir votre fils Moustaf.

Messouada: *(très humblement)* Comment Moustaf, fils de sa mère, peut-il avoir affaire avec une noble personne comme vous ?

Moustaf: *(sans réfléchir à ce qu'il dit)* La Contessa va travailler pour moi.

Messouada: *(se retournant d'un bloc vers Moustaf)* Qu'est-ce que tu as dit, mon fils ?

La Contessa: *(perfide)* Il a dit comme ça: « La Contessa va travailler pour moi ».

Messouada: *(à Moustaf)* Pour toi ?

Moustaf: Heu...Oui ! C'est ce que j'ai dit !

Messouada: *(à la Contessa)* Pour lui ?

Moustaf: Elle... elle sera ma secrétaire.

Messouada: *(à Moustaf)* Madame la noble Contessa, ta secrétaire ?

Moustaf: Oui ! Voilà ! C'est maintenant ma secrétaire ! *(À la Contessa)* Venez, Madame la Contessa, nous avons beaucoup de travail.

La Contessa: (*perfide*) Je resterais bien encore un instant à deviser avec votre chère mère,... (*appuyé*) patron !
 Moustaf: Rien du tout ! Au boulot !

Moustaf sort, entraînant la Contessa qui fait des courbettes grotesques à Messouada.

Scène 3 (Messouada, Nagib)

Messouada: (*surexcitée, à l'extérieur*) Nagib, où es-tu ?
 Nagib: (*off*) J'attache l'âne au piquet.
 Messouada: Laisse cette pauvre bête et viens vite ici !

Entrée de Nagib.

Nagib: Cette chaleur nous tuera tous.
 Messouada: (*exaltée*) Nagib, mon époux, mon doux mari, mon tendre, si cher à mon coeur, plus cher encore que le régime de dattes qui est hors de prix en ce moment...
 Nagib: Qu'est-ce qui te prend, Messouada ? Tu ne m'as plus parlé comme ça depuis que nous avons conçu notre Aïcha, rayon de notre soleil.
 Messouada: (*même jeu*) Nagib, Nagib, Nagib !
 Nagib: Et bien quoi, Nagib ? Je suis là, devant toi !
 Messouada: (*même jeu*) Aïe, aïe, aïe ! Le bonheur est sur cette demeure !
 Nagib: Encore ? Je commence à me lasser de voir les bonheurs tomber sur notre toit pour finir par nous écraser la tête.
 Messouada: (*même jeu*) Moustaf... ton fils, Nagib, ton fils !
 Nagib: Ça fait un certain nombre d'années que ce bon à rien de Moustaf est mon fils, j'ai eu le temps de m'en apercevoir.
 Messouada: (*détachant chaque syllabe*) Ce n'est plus un bon à rien !
 Nagib: Messouada, vas-tu te calmer ! Tu me dis que Moustaf n'est plus un bon à rien. Je te croirais plus facilement si tu prétendais que la mer recouvre le désert ou que notre âne défèque des pièces d'or. Quand je t'ai prise pour femme, ma sainte mère m'avait bien mis en garde: « Nagib, mon fils, souviens-toi de ce que te dit ta mère, cette Messouada qui rend ton coeur fou et ton cerveau mou comme une crotte de chameau toute fraîche, c'est une exaltée, aussi niaise qu'une ânesse qui aurait pris une insolation.»
 Messouada: Nagib, mon mari adoré ! Chaque fois que le soleil se lève, j'ai pour toi plus de tendresse que la veille. Mais si tu me parles comme tu l'as fait, ça ne m'empêchera pas de casser sur ta tête la grande jarre pleine d'huile de palme.
 Nagib: (*lâchement*) Je n'ai rien dit, ma tendre Messouada, c'est ma mère.
 Messouada: Ta mère est sûrement au paradis, elle y est très bien, qu'elle y reste !
 Nagib: Tout ce que tu voudras, mais calme-toi !
 Messouada: Je t'ai donné un fils.
 Nagib: Beau cadeau que ce fils-là !

Messouada: Sa paresse te désespère.
 Nagib: Plus que tout !
 Messouada: Qu'il ne te désespère plus !
 Nagib: Par quel miracle ?
 Messouada: Ton fils, Moustaf, est devenu un personnage très important.
 Nagib: Il a encore grossi à trop manger de pâtisseries au miel ?
 Messouada: ... très important dans ses affaires.
 Nagib: Quelles affaires ? Ses combines de trafic de je ne sais quoi ?
 Messouada: (*catégorique*) Ses affaires ! Elles prennent une telle ampleur (*un temps pour ménager son effet*) qu'il a engagé une secrétaire.
 Nagib: Une quoi ?
 Messouada: Une secrétaire pour faire tout le travail d'écriture et pour compter tout l'argent qu'il va gagner.
 Nagib: Il a tort !
 Messouada: Comment: « Il a tort » ?
 Nagib: Un homme digne de ce nom compte son argent lui-même.
 Messouada: Mais, Nagib, réalises-tu ce que je te dis ?
 Nagib: Pas vraiment.
 Messouada: S'il a engagé une secrétaire, c'est qu'il a beaucoup de travail !
 Nagib: (*réalisant peu à peu ce que dit Messouada*) En effet.
 Messouada: Attends, Nagib, attends ! Hou, là, là ! Cette secrétaire !
 Nagib: Qu'a-t-elle d'extraordinaire ?
 Messouada: (*avec un gros effort de prononciation*) C'est une dame de grande noblesse !
 Nagib: (*incrédule*) Non ?
 Messouada: De grande noblesse de l'autre côté de la mer !... Madame la Contessa !
 Nagib: (*même jeu*) La femme du consul ?
 Messouada: Elle-même.
 Nagib: (*même jeu*) Moustaf, mon fils à moi et, accessoirement, le tien aussi, a engagé la femme du consul ?
 Messouada: L'ancienne femme du consul.
 Nagib: C'est la même chose... Mais une femme de consul, de grande noblesse de l'autre côté de la mer, ça doit demander un très, très, très gros salaire ?
 Messouada: Bien plus gros que ça !
 Nagib: Ce qui veut dire que Moustaf, mon fils à moi, doit gagner beaucoup, beaucoup, beaucoup d'argent dans ses affaires.
 Messouada: Beaucoup plus que ça !
 Nagib: (*hurlant*) Moustaf, Moustaf, la chair de ma chair, le sang de mon sang...
 Messouada: (*ironique*) Les os de tes os !
 Nagib: (*même jeu*) Oui, les... les... le...
 Messouada: (*même jeu*) L'estomac de ton estomac !
 Nagib: (*même jeu*) Il faut dire qu'il a toujours eu un solide appétit !

Scène 4 (Messouada, Nagib, brièvement, Zohra et Fatia)

Si le décor est conforme à ce qui est prévu dans l'introduction, Zohra et Fatia apparaissent sur leurs terrasses respectives. Sinon, elles entrent.

Zohra: (à Fatia) Hou, là, là ! Qu'est-ce qui se passe chez Messouada ?
 Fatia: (à Zohra) Zohra, ma belle, c'est le Nagib qui lui fait son affaire !
 Zohra: (*criant, à Messouada*) Messouada ! Es-tu encore entière ou faut-il venir recoller les morceaux ?
 Fatia: (à Zohra) Vu la taille des morceaux que ça doit faire, il va en falloir de la colle !
 Messouada: (à Nagib) Nagib, ce sont les voisines qui s'inquiètent de mon sort.
 Nagib: Qu'elles s'occupent du leur ! Que vont-elles encore raconter ces deux-là ?
 Zohra: (*criant*) Messouada ! Que t'arrive-t-il ? S'il veut te battre, protège ton nez !
 Fatia: (à Zohra) Tu as raison de lui dire ça, les groins sont fragiles.
 Nagib: (*criant à son tour, faussement poli*) Zohra, comme te voilà belle aujourd'hui !... Fatia, comment se porte ton époux ? Ne se fatigue-t-il pas trop à discuter sous l'ombre du figuier du café ?
 Zohra: Nagib, vilain flatteur ! Nous nous inquiétons pour vous !
 Fatia: (*acide*) Mon mari qui travaille dur, lui, est rempli de sollicitude pour toi, Nagib.
 Nagib: Tu le remercieras et tu lui diras de boire plus de thé, de peur que sa langue ne sèche... à force de s'agiter. Je vous salue, Mesdames, je dois aller chercher du bois pour le feu. Je t'en rapporterais bien, Fatia, si je ne craignais de vexer ton mari qui doit sûrement être sur le point de t'en ramener une pleine brassée.

Nagib s'en va.

Fatia: (*criant plus fort pour que Nagib l'entende encore*) Tu sais ce qu'il te dit, mon mari ?
 Zohra: Fatia !
 Fatia: (*voix normale, à regret*) Il te dit d'avoir une bonne santé et d'être très heureux.
 Messouada: Zohra et Fatia, écoutez ça: Moustaf, notre fils...
 Fatia: (à Zohra) Ce paresseux !
 Zohra: Fatia !
 Messouada: Notre fils est devenu un grand homme d'affaires.
 Fatia: (à Zohra) Ça, c'est l'insolation ! On n'a pas idée de sortir avec cette chaleur !
 Zohra: Fatia !
 Messouada: C'est maintenant un homme très important: il a engagé une secrétaire.
 Fatia: (*manquant de s'étrangler*) Une quoi ?
 Messouada: Une secrétaire, pour écrire ses lettres, rédiger ses contrats et tenir ses comptes !
 Zohra: Quel luxe !
 Fatia: (à Zohra) Je crois que je rêve ! Quelles lettres peut-il donc écrire, quels contrats peut-il bien rédiger, quels comptes peut-il bien tenir, ce petit trafiquant crasseux ?

- Zohra: Fatia ! Rengaine ta langue de vipère des sables et écoute ! (*A Messouada*)
Toute une secrétaire, rien que pour lui ?
- Messouada: Hou, là, là ! Zohra, ma toute belle ! As-tu déjà vu des secrétaires qu'on coupe en petits morceaux ? Moustaf, mon fils, a de si grandes affaires qu'il lui faut une secrétaire entière, rien que pour lui.
- Zohra: Messouada ! Je te vois si heureuse et fière que mon coeur est en joie pour toi.
- Fatia: (*ravalant sa rage*) Le mien aussi est en joie, le mien aussi !
- Messouada: Et ce n'est rien ! Il n'a pas engagé n'importe quelle secrétaire, Moustaf. Il en a engagé une qui est de grande noblesse de l'autre côté de la mer.
- Fatia: (*à Zohra*) Je te dis que Messouada est devenue complètement folle.
- Zohra: Fatia ! (*A Messouada*) De grande noblesse, dis-tu ?
- Messouada: Hou, là, là ! C'est certainement la fille d'un grand prince de là-bas !
- Fatia: (*à Messouada*) Et la fille d'un grand prince de là-bas est devenue la secrétaire de ton fils ?
- Messouada: Oui !
- Fatia: (*à Zohra*) C'est ce que je disais: complètement folle !
- Zohra: (*à Messouada*) D'où vient-elle donc, cette perle rare ?
- Messouada: (*extrêmement fière*) C'est Madame la Contessa en personne !
- Fatia: La... ?
- Messouada: La Contessa !
- Zohra: La femme du consul ?
- Fatia: Celle que le consul a abandonnée ici ?
- Messouada: Le consul ne l'a pas abandonnée. C'est elle qui a décidé de rester, parce que... parce que...
- Fatia: Parce que quoi ?
- Messouada: Parce qu'elle en a décidé ainsi ! Mais, chères voisines de mon coeur, je vous laisse. Je vais préparer le gâteau de miel pour fêter mon Moustaf à son retour.

Messouada sort hâtivement.

Scène 5 (Zohra, Fatia, puis la Contessa)

- Fatia: Zohra, ma toute belle ! Sais-tu ce qu'on raconte à propos de la Contessa, la grande noblesse de l'autre côté de la mer ?
- Zohra: Si tu le sais, Fatia, ma toute douce, je le sais aussi !
- Fatia: Alors, tu sais aussi qu'être mauvaise langue est un très gros péché.
- Zohra: Hou, là, là ! C'est un péché très, très gros. Dieu me garde de tomber dans cette turpitude !

Les répliques suivantes sont dites du ton de deux philosophes inspirés.

- Fatia: Une honnête femme ne saurait en aucune façon être une mauvaise langue.
- Zohra: Ce qui fait que toi, la plus honnête des femmes, tu ne peux pas l'être.

Fatia: Zohra, Zohra ! Que dis-tu ? Je ne puis être la plus honnête des femmes, puisque c'est toi qui l'es.

Zohra: Qu'il me pousse des oreilles aussi grandes que celles de l'âne de Nagib, si j'ai jamais calomnié qui que ce soit !

Fatia: Tu ne devrais pas dire ça, Zohra ! On ne sait jamais.

Zohra: Tu as raison ! On ne sait jamais. On bavarde, on bavarde et il arrive que nos paroles dépassent notre pensée, qu'on dise des choses sur quelqu'un qui pourraient être de tout petits ragots.

Fatia: Sans qu'on s'en rende compte.

Zohra: Sans qu'on s'en rende compte du tout.

Fatia: Mais, Zohra, ma grande sage, dire la vérité n'est pas un péché ?

Zohra: Bien au contraire: c'est l'intégrité même. Je dirais plus: dire la vérité est un devoir, un devoir sacré.

Fatia: Remarque qu'on peut aussi ne rien dire du tout.

Zohra: Ne rien dire du tout, Fatia la philosophe, c'est de la dissimulation. Il y a des lois contre ça.

Elles courent à un autre endroit pour marquer la rupture de ton.

Fatia: La Contessa n'est pas plus noble que toi.

Zohra: Et encore moins que toi.

Fatia: Que dis-tu ?

Zohra: Rien, rien, continue !

Fatia: Elle ne vient pas d'une grande famille de l'autre côté de la mer.

Zohra: En es-tu certaine ?

Fatia: Je ne dis jamais que la pure vérité, sinon ce serait être mauvaise langue.

Zohra: C'est juste !

Fatia: Ce que je dis, c'est Zidouma qui me l'a dit. Et qui l'a dit à Zidouma, qui l'a dit ? Zidouma m'a dit ce que sa voisine lui a dit que sa tante lui a dit qu'on lui avait dit, en disant bien qu'il ne fallait pas le dire, lui avait dit... qu'est-ce qu'elle a bien pu lui dire ?

Zohra: La Contessa !

Fatia: Ah oui ! Elle a dit que la Contessa n'était pas la femme du consul.

Zohra: Moi, je dis que dire de ne pas dire ce qu'on dit en le disant, c'est pousser les mauvaises langues à dire ce qu'on a dit de ne pas dire tout en le disant pour que ça se dise.

Fatia: Zohra, tu es pleine de sagesse comme l'outre qui remonte du puits, mais moi, qui ne suis qu'une sotte, je n'ai pas bien compris.

Zohra: Fatia, ta sottise n'a d'égale que la mienne... Enfin... je veux dire que tu n'es pas plus sotte que moi. Peut-être as-tu été légèrement distraite. Je disais que dire de ne pas dire ce qu'on dit en le disant, c'est pousser les mauvaises langues à dire ce qu'on a dit de ne pas dire tout en le disant pour que ça se dise.

Fatia: Je suis d'accord avec toi. Mais si on ne sait pas que ça été dit en le disant pour ne pas dire ce qu'on a dit en disant de ne pas le dire... Je ne sais plus ce que je dis. Bref, dans ce cas-là, ce n'est pas de la médisance.

Zohra: Pas du tout !

La Contessa entre de manière à ce que les deux commères ne la voient pas.

- Fatia: Donc, la Contessa n'a jamais été la femme du consul. C'était sa « cucubine ».
- Zohra: Sa quoi ?
- Fatia: Sa « cucubine »: une femme qui est la femme sans être la femme.
- Zohra: Dieu peut-il permettre de telles horreurs ?
- Fatia: Qui te dit qu'il le permet ?
- Zohra: Alors... celle qui se fait appeler la Contessa, ce n'est qu'une pécheresse? Mais, Fatia, toi qui sais les choses de la vie, quel est l'avantage pour une femme d'être une femme sans être une femme ?
- Fatia: Ça rapporte de l'argent !
- Zohra: (*incrédule*) Non ?... Moi, qui suis la femme de mon mari, je suis pauvre comme une esclave et si je n'étais pas la femme de mon mari tout en l'étant quand même, je serais riche ?
- Fatia: Non !
- Zohra: Comment non ?
- Fatia: Il faudrait pour ça que ton mari soit consul !
- Zohra: Ah ! Il n'y a que les consuls qui ont des femmes qui sont leur femme sans être leur femme ?
- Fatia: On dit aussi sans le dire tout en le disant, ce qui n'est donc pas être mauvaise langue, que le Bey lui-même...
- Zohra: (*pensive, lentement*) Le Bey serait aussi consul.
- Fatia: Un très grand consul !
- Zohra: Pourquoi: « très grand » ?
- Fatia: Parce qu'il aurait, à ce qu'on dit de ne pas le dire, plusieurs femmes qui seraient ses femmes sans être ses femmes.
- Zohra: Grand bien lui fasse ! Moi, je n'ai qu'un mari et ça me suffit largement.
- La Contessa: Le salut sur vous, Mesdames.
- Fatia: Hou, là, là ! La « cucubine » !
- Zohra: (*à Fatia*) Tais-toi ! (*A la Contessa*) Madame Contessa, votre présence honore cette modeste demeure plus qu'on ne pourrait le dire.
- Fatia: Quelle hypocrite !
- Zohra: (*à Fatia*) Fatia ! Va donc voir si la soupe est prête !
- Fatia: Zohra ! Es-tu fatiguée dans ta tête ? La soupe ? Au milieu de l'après-midi ?
- Zohra: Fatia ! Fais ce que je te dis de faire !
- Fatia: Bon, bon ! Ne te fâche pas !

Fatia sort en maugréant.

- La Contessa: Vous parliez de moi ?
- Zohra: Nous ? Quelle idée, Madame Contessa ! Nous parlions de... de notre amie Zidouma.
- La Contessa: (*sans être dupe*) Auriez-vous aperçu, Moustaf ? Je le cherche.
- Zohra: (*acide*) Vous avez des papiers à lui faire signer ?
- La Contessa: Non, pourquoi ?
- Zohra: N'êtes-vous pas sa secrétaire ?
- La Contessa: Moi ? Pas du tout... Heu... Ah oui ! Sa secrétaire !

- Zohra: (*perfide*) Madame la Contessa... je me sens aussi audacieuse que la gerboise devant une vipère des sables.
- La Contessa: Vous avez une conversation très imagée. Ai-je quelque chose d'une vipère ?
- Zohra: Hou, là, là ! Qu'elle est susceptible ! Je ne voulais pas dire ça.
- La Contessa: En quoi donc êtes-vous audacieuse ?
- Zohra: Oserais-je vous poser une question ?
- La Contessa: Si vous y tenez !
- Zohra: Zidouma, notre amie Zidouma, m'a dit que la sœur de son père...
- La Contessa: Sa tante, en somme !
- Zohra: Oui, oui, oui ! Sa tante ! ...que sa tante avait dit qu'avant d'être la femme du consul, vous étiez...
- La Contessa: Que j'étais quoi ?
- Zohra: Aïe, aïe, aïe ! Pourvu qu'elle ne se vexe pas ! ...que vous étiez employée dans une maison fréquentée plutôt par des hommes dans une ville de Tripolitaine.
- La Contessa: On vous a dit ça ?
- Zohra: Madame Contessa ! Vous voyez comme les gens ont une mauvaise langue. Je vous le répète uniquement pour vous avertir de ce qu'on raconte sur votre propre tête.
- La Contessa: Savez-vous, Zohra, quelle est la différence entre la vipère des sables dont vous parliez et vous-même ?
- Zohra: Heu... non.
- La Contessa: La vipère des sables ne sort sa langue fourchue que quand elle l'estime nécessaire. La vôtre pend hors de votre bouche à toute heure du jour et de la nuit.
- Zohra: Hou, là, là ! Comme vous y allez, Madame Contessa !

Retour de Fatia.

- Fatia: Zohra, ma belle ! Il n'y avait pas de soupe sur le feu.
- Zohra: Fais-en une, Fatia, ma chère amie !
- Fatia: Maintenant ?
- Zohra: (*très autoritaire*) Maintenant ! Vas-y donc !

Fatia sort à nouveau en hochant la tête.

- La Contessa: Pourquoi cette obstination à éloigner votre amie Fatia ?
- Zohra: (*confidentiellement*) C'est une commère impénitente. Vous dites quelque chose et toute la ville est déjà au courant.
- La Contessa: Par contre... vous ?
- Zohra: (*jurant de sa bonne foi*) Moi, Madame Contessa ? Je suis un puits aussi profond que celui de la grande cour du palais du Bey... Au fait, vous pouvez me le dire, à moi: votre nom... Contessa... que signifie-t-il?
- La Contessa: Dans mon pays, c'est un titre de noblesse, comme... comme Bey.
- Zohra: Hou, là, là ! Une femme Bey ? Quel drôle de pays que le vôtre, Madame Contessa ! Les femmes ne sont pas faites pour être nobles, sauf si elles en épousent un... et encore.

La Contessa: Zohra ! Que cherchez-vous vraiment à savoir ?... Suis-je une vraie Contessa ? C'est ça qui vous préoccupe l'esprit ? Vous devez bien vous douter qu'une personne de si noble extraction ne se retrouve pas employée dans un bordel tripoliteain.

Zohra: Aïe, aïe, aïe ! Quelle horreur ! Que dit-elle ?

La Contessa: Je dis ce qui est et je préfère porter un surnom que m'ont valu certaines qualités de coeur qu'un titre reçu par le seul fait d'être née là plutôt qu'ailleurs. Sachez, Zohra, que la noblesse peut être une façon de voir les choses de la vie, notamment de ne pas s'occuper des affaires des autres, si ce n'est pour leur venir en aide ! Vous-même, qui colportez tous les bruits que vous entendez, en êtes bien loin. La vérité est toujours bonne à dire, à condition qu'elle soit vraiment la vérité. Et encore, parfois est-il plus généreux de se taire. Le silence, Zohra, le silence est souvent signe de très haute sagesse. Qui donc est le plus sage de cette ville ?

Zohra: *(un peu vexée, mais impressionnée)* Le Bey, à n'en pas douter !

La Contessa: Tout le monde sait, grâce à vous peut-être, que le Bey a fait voeu de silence, sauf pour ne dire que de grandes vérités. Vous pourriez prendre exemple sur lui... Il y a encore une chose que je veux vous dire: votre pays, vos traditions sont connus pour pratiquer au plus haut degré l'hospitalité et la tolérance. Je suis ce que je suis, Zohra, peut-être moins honorable que d'autres, mais j'ai le droit de l'être. Oh ! Ne vous méprenez pas ! Je n'en suis pas particulièrement fière. La vie m'a conduite dans cette condition-là. J'ai bien essayé d'en sortir en suivant le consul. Il n'était pas meilleur que les autres. Zohra, racontez ce que vous voulez à qui vous voulez. C'est votre conscience qui doit en juger, pas la mienne, et si vous me causez du tort, je ne vous en voudrai pas... pas trop. Si votre langue est vibrante comme une mouche emprisonnée sous un verre, c'est votre nature. Vous seule y pouvez quelque chose et c'est peut-être trop tard. Ce n'est pas auprès de vous que je trouverai un peu de réconfort, Zohra. Je ne vous en veux pas. Vivez du mieux que vous pouvez et si, d'aventure, vous faites du mal aux autres, j'espère que le remords ne vous rongera pas.

La Contessa sort dignement.

Zohra: Hou là, là ! Comment m'a-t-elle parlé, celle-là ? Pour qui se prend-elle ?

Fatia revient en croisant la Contessa.

Fatia: Elle s'en va ?

Zohra: *(excitée)* Fatia, Fatia ! Il faut tout de suite aller voir Zidouma pour lui dire ce que celle-là m'a dit que je pouvais dire.

Fatia: Zidouma n'est pas chez elle.

Zohra: Comment le sais-tu ?

Fatia: Au lieu de faire la soupe, je suis allée lui dire ce que tu avais dit et ce que la Contessa t'a dit. Il n'y avait personne à qui le dire.

Scène 6 (Zohra, Fatia, Aïcha)

Entrée d'Aïcha.

- Fatia: Regarde, Zohra ! Voilà cette prétentieuse d'Aïcha, la future épouse du Bey.
- Zohra: Aïe, aïe, aïe, Fatia ! Sera-t-elle épouse-épouse ou épouse qui sera épouse sans être épouse ?
- Fatia: Epouse tout court, cette mijaurée !
- Zohra: Une moins que rien qui devient plus que tout, c'est le monde à l'envers.
- Fatia: Cette peste, cette... Hou, là, là ! Elle m'énerve !
- Zohra: Attention, Fatia ! Nous ne devons pas médire au sujet d'Aïcha.
- Fatia: N'as-tu pas dit que c'était notre devoir de dire la vérité ?
- Zohra: Certainement !
- Fatia: Et bien, la vérité c'est que rien que de la voir, cette Aïcha, je sens les boutons qui me poussent partout.
- Zohra: (*criant, à Aïcha*) Le salut sur toi, Aïcha, ma toute belle !
- Fatia: (*même jeu*) Que le sort te soit favorable, Aïcha, mon cœur !
- Aïcha: (*aux deux commères*) Bonjour à toi, Zohra et à toi aussi, Fatia, nos douces voisines !
- Zohra: (*même jeu*) Comment va notre petite Aïcha ?
- Fatia: (*même jeu*) Qu'elle est belle, qu'elle est charmante aujourd'hui, comme les autres jours ! (*À Zohra*) Ça me gratte de partout.
- Zohra: (*à Fatia*) Les boutons ! J'en ai déjà plein les jambes.
- Aïcha: (*criant à Zohra et à Fatia*) Je vais le mieux du monde et je suis la fille la plus heureuse de la terre.
- Fatia: (*criant à Aïcha*) Pardonne-nous, Aïcha, rayon de soleil, nous devons te quitter.
- Zohra: (*même jeu*) Cette pauvre Fatia a attrapé l'urticaire. Je vais aller la soigner.
- Fatia: (*à Zohra*) Qu'as-tu besoin de lui dire ça ?
- Zohra: (*à Fatia*) La vérité, Fatia, il faut toujours dire la vérité, d'autant plus que cette teigne d'Aïcha ne peut pas savoir pourquoi tu l'as, l'urticaire.

Zohra et Fatia sortent pendant la réplique suivante.

- Fatia: (*à Zohra*) Tu as raison. Surtout que quand on dit ce qu'il ne faut pas dire de le dire en le disant, on dit ce qu'on dit sans s'apercevoir que ce qui est dit a été dit pour qu'il ne soit pas dit qu'on l'a dit.

Un temps.

La réplique suivante doit être dite en respectant les ruptures de ton.

- Aïcha: (*seule et triste*) Je suis la fille la plus malheureuse de la terre... et même de la mer... et même du ciel. La gazelle qui se fait dévorer par le lion a un sort plus enviable que le mien. On ne peut pas dire qu'il soit laid, ce Bey. Non ! Il est plutôt bien conservé. On ne dirait pas que c'est le père de Bouzid, on

croirait voir son frère. Bouzid... mon Bouzid..., je t'aime plus que tout au monde et je ne suis pas amoureuse du Bey. (*Révoltée et furieuse*) Mais qu'est-ce qui m'a pris de m'enticher du fils de l'homme le plus important de la ville ? N'avais-je pas assez de choix ? Aïcha, tu es folle ! Qu'est-ce qu'il a, hein, ce Bouzid ? Peux-tu me le dire ? (*Triste, au bord des larmes*) Il est beau ? Et alors ? Est-ce tout, dans la vie, d'être beau ? Il a l'esprit vif comme le fennec ? Oui, et puis ? Ne peut-on pas avoir des charmes avec une intelligence un peu moins grande ? Il a de la prestance ? Je veux bien, mais quand l'âge viendra, il sera tassé et courbé comme tout un chacun. Il a la force du buffle ? Oui, c'est vrai, il a la force du buffle. Mais je veux épouser un homme, pas un bovin. Mais surtout, il a... (*hurlant de douleur*) que je l'aime ! Oh, que je suis malheureuse ! (*Révoltée et furieuse*) Hé, ho ! Je ne l'épouserai pas ce Bey ! Je n'en veux pas, moi, de ce Bey ! Bey, Bey, Bey ! Je ne suis pas une brebis qu'on mène chez le boucher sans qu'elle ne réagisse ! Qu'est-ce qu'il est ce Bey pour décider qui sera quoi ? C'est le seigneur, c'est le juge, c'est lui qui tient le pouvoir entre ses mains. Bon ! Et puis quoi ? (*Hurlant de douleur*) C'est lui qui obtient tout ce qu'il veut. Je suis condamnée à mort... pour la vie.

Scène 7 (Aïcha, Dr Berthier)

Entrée du Dr Berthier. Aïcha ne le voit pas.

Aïcha: (*poursuivant son monologue: furieuse*) Hé, quoi ! Et Bouzid ? Qu'est-ce qu'il va faire, Bouzid ?... Rien ! Il ne va rien faire. Il va dire à son Bey de père: « Mon Bey de père, tu veux épouser Aïcha, mon amour à moi ? Très bien ! Ne te gêne pas, mon Bey de père ! Fais comme il te plaît, mon Bey de père ! N'es-tu pas le Bey,... mon père ? » (*Pleurant*) Il va dire: « Ne me prends pas, ma petite Aïcha que j'adore, mon Bey de père ! Je t'en supplie, je l'aime tant et tant . » (*Furieuse*) Et ce gros cochon de Bey dira: « Je fais ce que je veux, na ! »

Dr Berthier: Aïcha !

Aïcha: (*surprise*) Hou, là, là ! (*S'essuyant les yeux*) Dr Berthier, que fais-tu là ?

Dr Berthier: Je passais voir si tu vas mieux.

Aïcha: Aïe, aïe, aïe, Dr Berthier ! As-tu entendu ce que je disais ?

Dr Berthier: (*complice*) Tu disais quelque chose ?

Aïcha: Rien, Dr Berthier, rien ! Mais la raison de ta venue n'est pas bonne. Tu sais très bien que je ne suis pas malade.

Dr Berthier: C'est ce qu'on dit, mais je te vois toute échauffée.

Aïcha: Je suis échauffée, parce que... parce que... parce qu'il fait chaud ! N'as-tu pas remarqué, Dr Berthier, à quel point il fait chaud ?

Dr Berthier: Oui, il fait vraiment chaud.

Aïcha: Alors, que fais-tu là ?

Dr Berthier: J'y suis envoyé.

Aïcha: Ça y est ! Mon père t'a encore appelé pour rien.

Dr Berthier: Il ne s'agit pas de ton père.
 Aïcha: Ma mère déraisonne-t-elle aussi ?
 Dr Berthier: Ta mère n'y est pour rien.
 Aïcha: Je ne comprends rien, Dr Berthier.
 Dr Berthier: Tu vas épouser le Bey.
 Aïcha: Quoi ? (*Rire forcé*) Moi, épouser le Bey ? Tu es fou, Dr Berthier.
 Dr Berthier: Je le sais.
 Aïcha: (*inquiète*) Qui te l'a dit ?
 Dr Berthier: Le Bey lui-même.
 Aïcha: Tu es un intime du Bey, maintenant ?
 Dr Berthier: Disons qu'il m'honore de sa confiance.
 Aïcha: Est-ce toi qu'il honore ou tes bouteilles d'alcool ?
 Dr Berthier: Aïcha, ne sois pas cruelle !
 Aïcha: Ça ne me dit pas qui t'a envoyé ici.
 Dr Berthier: (*gêné*) Précisément, c'est lui !
 Aïcha: Lui, le Bey ?
 Dr Berthier: En personne.
 Aïcha: Pour quoi faire ? (*Amère*) Est-ce toi qui va de mariée ?
 Dr Berthier: Oh non ! À part remplacer les boutons qui tombent tout seuls de ma vareuse, je ne suis pas très habile dans ce genre de travail.
 Aïcha: C'est que l'alcool fait trembler les mains.
 Dr Berthier: Aïcha !... Je vais t'ausculter !... Une petite visite médicale.
 Aïcha: (*outrée*) Quoi ? Tu veux dire... tu veux dire que le Bey veut s'assurer que la marchandise est bonne avant de l'acheter ?
 Dr Berthier: Aïcha ! Il ne faut pas voir les choses comme ça.
 Aïcha: (*cachant sa figure dans ses mains*) Comment veux-tu qu'on les voie ?
 Dr Berthier: Heu... le Bey... le Bey veut que tu sois en pleine forme pour la cérémonie... Il veut... il veut que je guérisses un éventuel petit bobo. Il est très attentif à ton bien-être.
 Aïcha: (*qui n'est pas dupe*) Dr Berthier ! Comment peux-tu te prêter à une telle chose ?
 Dr Berthier: (*relevant la tête*) C'est le devoir du médecin de veiller à ce que ses patients se portent bien !
 Aïcha: (*pitoyable*) Dr Berthier !
 Dr Berthier: Allons, Aïcha ! Approche-toi !

Aïcha, anéantie, se prête à l'auscultation. Le Dr Berthier tapote le dos d'Aïcha. Il place sa tête sur sa poitrine.

Dr Berthier: Tousse !

Aïcha ne réagit pas.

Dr Berthier: Tousse, Aïcha !
 Aïcha: (*en larmes*) Je ne peux pas, Dr Berthier.
 Dr Berthier: (*presque violent*) Aïcha ! Tousse !

Aïcha tousse. Le Dr Berthier remonte la tête et tente d'embrasser Aïcha. Celle-ci se relève d'un bond et s'éloigne de trois pas.

Aïcha: (épouvantée) Dr Berthier, que fais-tu ?
 Dr Berthier: (lubrique) Aïcha, tu me fais bouillir le sang !
 Aïcha: Dr Berthier, tu es fou !
 Dr Berthier: Oui ! Je suis complètement fou de toi ! Viens, Aïcha, viens près de moi!
 Aïcha: (se reprenant) Ho !... Ho !... On se calme ! Je ne vais pas venir près de toi, Dr Berthier, n'y compte pas et si tu fais mine de t'approcher, je prends le couscoussier et je te transforme la tête en grenade éclatée.
 Dr Berthier: (pitoyable) Aïcha, je ne peux plus vivre sans toi !
 Aïcha: Il faudra bien t'habituer. Mais qu'est-ce que c'est que ce Dr Berthier, lubrique comme un cochon en chaleur.
 Dr Berthier: (même jeu) Un peu de pitié, Aïcha !
 Aïcha: Hé ! Tu allais me..., me... ici sur place et je devrais avoir de la pitié ?
 Dr Berthier: (cynique) J'ai un moyen pour te contraindre, petite Aïcha !
 Aïcha: Ah oui ? Et lequel ?
 Dr Berthier: Tu dois épouser le Bey.
 Aïcha: Jamais !
 Dr Berthier: Tu sais très bien que tu ne peux y échapper, à moins...
 Aïcha: A moins que quoi ?
 Dr Berthier: Que tu épouses quelqu'un d'autre.
 Aïcha: C'est malin, Dr Berthier ! Le Bey n'acceptera jamais que j'épouse Bouzid.
 Dr Berthier: Qui te parle de Bouzid ?
 Aïcha: Moi !
 Dr Berthier: Tu n'épouseras pas Bouzid, non plus !... En tout cas, pas tout de suite!
 Aïcha: (impatiente) Que veux-tu dire, Dr Berthier ?
 Dr Berthier: Epouse-moi,... moi !
 Aïcha: (éclatant de rire) Toi, Dr Berthier ? Mais je préférerais me marier avec une de tes bouteilles d'alcool.
 Dr Berthier: Tu n'as pas le choix !
 Aïcha: Si tu m'épouses, le Bey te fera couper en morceaux si petits qu'ils pourront passer par le chas d'une aiguille.
 Dr Berthier: Nous ne sommes plus aux temps anciens.
 Aïcha: Alors il t'obligera à t'exiler dans ton pays.
 Dr Berthier: On ne peut pas s'exiler dans son propre pays.
 Aïcha: Tu sais très bien ce que je veux dire.
 Dr Berthier: Seulement voilà ! Le Bey ne dira rien. Il sera même ravi d'être débarrassé de toi.
 Aïcha: Et pourquoi ?
 Dr Berthier: Parce que je vais lui dire que tu souffres d'une maladie dangereuse.
 Aïcha: Ce n'est pas vrai !
 Dr Berthier: Evidemment que ce n'est pas vrai, mais il me croira puisqu'il a confiance en moi.
 Aïcha: Je le dirai, moi, que ce n'est pas vrai !
 Dr Berthier: Ma pauvre Aïcha ! Qui crois-tu que le Bey écouterait ? Une jeune fille naïve et inculte ou un médecin diplômé ?
 Aïcha: Dr Berthier, tu es un monstre !

- Dr Berthier: Je ne suis peut-être pas aussi séduisant que Bouzid, le fils du Bey, mais un monstre... tu y vas fort, Aïcha ma toute belle !
- Aïcha: Tu es un monstre dans ta tête. Mais pourquoi me parles-tu de Bouzid ?
- Dr Berthier: Je suis un monstre, si ça peut te faire plaisir, mais je ne suis pas idiot et j'ai bien remarqué que, chaque fois qu'on prononce le nom de Bouzid, tes oreilles prennent la couleur de la rose pourpre.
- Aïcha: Bouzid te tuera si tu persistes dans ton projet.
- Dr Berthier: Bouzid ne fera rien parce qu'il est le fils du Bey et que son éducation fait que l'idée de désobliger son père n'affleure même pas son esprit.
- Aïcha: *(à la fois désespérée et combattante)* Alors, c'est moi qui mourrai.
- Dr Berthier: Sûrement pas !
- Aïcha: Je te jure !
- Dr Berthier: Ne dis pas de sottises ! Tu ne pourrais jamais provoquer le malheur de ton père et de ta mère.

Aïcha, apparemment vaincue, se recroqueville sur un tabouret.

- Dr Berthier: Mais je ne suis pas aussi monstrueux que tu le crois, Aïcha ! Tu m'épouseras pour un certain temps seulement. On se lasse de toutes choses. Quand je ne voudrai plus de toi, je te laisserai partir et tu pourras rejoindre ce Bouzid du diable.
- Aïcha: *(entre deux sanglots)* Il ne voudra plus de moi.
- Dr Berthier: C'est qu'il t'aime moins que tu le penses. Aïcha, réfléchis bien ! Je suis bon prince et te laisse un moment pour songer à tout cela et prendre ta décision: le Bey toute ta vie ou moi quelque temps. Mais avant que je ne te quitte, j'ai droit à un tendre baiser.
- Aïcha: Jamais, Dr Berthier, jamais je n'embrasserai ta face de démon.
- Dr Berthier: Mais si, mais si ! Tu y viendras comme toutes les autres.
- Aïcha: Comme toutes les autres ?
- Dr Berthier: Tu n'imagines pas que j'ai attendu de rencontrer la plus belle des perles pour vivre ?
- Aïcha: Que sont-elles devenues ?
- Dr Berthier: Ce que tu deviendras toi-même. Pour moi, les femmes sont comme les fortifiants. Frais, ils donnent de la vigueur; après la date d'expiration, ils se jettent.
- Aïcha: Mais certaines t'aimaient peut-être ?
- Dr Berthier: Qu'est-ce que ça change ?... Aïcha, embrasse-moi !
- Aïcha: Non !
- Dr Berthier: Embrasse-moi ou je vais directement chez le Bey.
- Aïcha: J'irai, moi, parler au Bey. Je lui dirai que j'aime Bouzid.
- Dr Berthier: Et tu crois, petite sottise, que le Bey t'écouterait et, même s'il t'écoute, qu'il consentira à ce que tu épouses son fils, toi qui es si malade ?
- Aïcha: Dr Berthier, je te hais !
- Dr Berthier: Ça n'a rien d'étonnant... pour le moment. Embrasse-moi ou j'y cours !

Aïcha s'approche lentement et avec beaucoup d'hésitation du Dr Berthier. Elle l'embrasse avec un grand air de dégoût, puis le giflé violemment.

Aïcha: Voilà, je t'ai embrassé... deux fois !
 Dr Berthier: (*s'en allant, menaçant*) J'en fais le serment: tu me paieras cette gifle au centuple. Tu es à moi, Aïcha, aussi sûr que la bosse est au chameau².

Le Dr Berthier, furieux, sort très rapidement.

Scène 8 (Aïcha, très brièvement, Moustaf , puis Bouzid)

Moustaf entre en trombe.

Moustaf: Aïcha, tu es là ? Que fais-tu sur ce tabouret, immobile comme un cactus planté dans le sable ?
 Aïcha: Moustaf ! Je ne t'ai pas demandé l'heure que l'ombre marque au cadran solaire.
 Moustaf: Ma petite soeur chérie, tu es aussi aimable que les épines du cactus dont je parlais.
 Aïcha: Moustaf, mon grand frère adoré, tu vas recevoir quelque chose au travers de la figure si tu ne me fiches pas la paix !

Soudainement, Aïcha sort en courant et en pleurant.

Moustaf: Le monde est rempli de mystères insondables. Combien y a-t-il de gouttes d'eau dans la mer ? Combien d'étoiles dans le ciel ? Combien de grains de sable dans le désert ? Comment sont faits le paradis et l'enfer ?... Et surtout..., surtout, que se passe-t-il dans l'esprit des filles?

Entrée de Bouzid.

Bouzid: Moustaf, mon frère !
 Moustaf: Bouzid, je ne suis pas ton frère.
 Bouzid: C'est une formule de politesse.
 Moustaf: Excuse-moi, je pensais à ma soeur.
 Bouzid: (*fondant littéralement*) Dieu du ciel ! Ma petite Aïcha, ma colombe, ma tourterelle, mon colibri, mon bengali. Aïcha, mon alouette, ma fauvette, ma sittelle !
 Moustaf: Ta basse-cour vient de partir en courant.
 Bouzid: (*n'entendant pas*) Aïcha, ma bergeronnette, ma passerinette,... heu... mon gobe-mouches, mon hochequeue, mon gros-bec, mon cul-blanc !
 Moustaf: Hé, ho, Bouzid !
 Bouzid: (*l'air complètement absent*) Oui, Bouzid... c'est moi.
 Moustaf: Je le sais bien que c'est toi. Qu'est-ce que tu as dit ?
 Bouzid: (*même jeu*) Bouzid, c'est moi.

² Le chameau a deux bosses. Il vit en Asie. Le dromadaire africain n'en a qu'une. Cependant, on dit usuellement chameau pour dromadaire. Pour Robert, on parle même du chameau d'Asie (deux bosses) et du chameau d'Arabie (une bosse) dont le synonyme est dromadaire.

Moustaf: Non, avant, quand tu parlais de ma soeur.
 Bouzid: (*dans son nuage poétique*) Aïcha, mon gobe-mouches, mon hochequeue, mon gros-bec, mon cul-blanc !
 Moustaf: Tu es un sacré poète, Bouzid ! Je suis sûr qu'Aïcha apprécierait.
 Bouzid: (*même jeu*) Quoi ?
 Moustaf: Mon hochequeue, mon gros-bec... tu vois l'image ! Et quel doux mot d'amour que « cul-blanc ».
 Bouzid: (*redescendant sur terre*) Mon cul n'est pas plus blanc que le tien. Moustaf. D'ailleurs, le tien, je l'imagine plutôt rouge vif, comme celui d'un babouin. Sache que le cul-blanc est un charmant passereau d'Europe.
 Moustaf: Qu'en sais-tu ?
 Bouzid: Tu sais bien que je suis un peu ornithologue.
 Moustaf: Comme le Dr Berthier.
 Bouzid: Pourquoi: « comme le Dr Berthier » ?
 Moustaf: Un jour que j'avais la « rouge-gorge », il m'a dit qu'il était un peu « ornitholaryngologue ».
 Bouzid: Je vois que ton éducation n'est plus à faire, Moustaf le savant.
 Moustaf: En tout cas, moi, je ne suis pas un cul-blanc comme certains.
 Bouzid: Cul rouge !
 Moustaf: Cul-blanc !

Moustaf poursuit Bouzid. Ils répètent « cul-blanc » et « cul rouge » comme des gamins. A la fin, ils tombent dans les bras l'un de l'autre.

Bouzid: Moustaf, tu es mon frère.
 Moustaf: Ah non, Bouzid, c'est toi qui es le mien !
 Bouzid: L'un n'empêche pas l'autre.
 Moustaf: Alors, nous sommes deux frères comme les doigts de la main.
 Bouzid: La main a plus de deux doigts.
 Moustaf: Oui, mais chacun est le frère de son voisin.
 Bouzid: (*fondant brusquement*) Mon frère, je suis le plus malheureux des hommes que la terre ait jamais porté.
 Moustaf: (*lui tapotant l'épaule*) Allons, allons, Bouzid ! C'est un grand cul-blanc, ça !
 Bouzid: (*même jeu*) Je n'ai plus envie de rire. D'ailleurs, je ne rirai plus jamais. Et si d'aventure il m'arrivait de le faire, Moustaf, mon frère, je te permets de me traiter du nom que tu voudras.
 Moustaf: Même de cul-blanc ?
 Bouzid: Même de cul-blanc.
 Moustaf: Même de cul rouge ?
 Bouzid: Même de cul rouge.
 Moustaf: Alors là, Bouzid, tu ne vas pas très bien.
 Bouzid: (*perdant patience et pleurnichant à la fois*) Je ne te dis rien d'autre. Es-tu borné comme l'âne de ton père ?
 Moustaf: (*faussement calme*) Bouzid, tu es mon frère et même, mon meilleur ami. (*Fâché*) Mais ça ne te dispense pas d'avoir un tant soit peu de respect pour l'âne de mon père.
 Bouzid: (*repartant dans les nuages*) Aïcha, Aïcha, Aïcha !

- Moustaf: Tu sais, de soeur, je n'en ai qu'une !
 Bouzid: (*sourd à la réplique de Moustaf*) Aïcha, Aïcha, Aïcha, ma petite sauterelle, ma gracieuse libellule !
- Moustaf: Le voilà reparti !
 Bouzid: (*exalté et ne sachant plus ce qu'il dit*) Aïcha, mon papillon aux mille couleurs,... mon..., ma..., ma naphtalène, mon orthoptère à moi !
- Moustaf: Ton quoi ?
 Bouzid: (*même jeu*) Mon orthoptère: ma blatte, mon cancrelat, mon taupe-grillon.
 Moustaf: Il déraile complètement. Bouzid! Oh, Bouzid ! Réveille-toi !
 Bouzid: (*même jeu*) Bouzid ?... C'est moi !
 Moustaf: Sais-tu ce que tu as dit ?
 Bouzid: (*revenant sur terre*) Qu'est-ce que j'ai dit ?
 Moustaf: Tu as traité Aïcha de blatte et de cancrelat.
 Bouzid: Moi ? Tu es fou.
 Moustaf: Je te le jure sur la tête de...
 Bouzid: Pas sur celle d'Aïcha !
 Moustaf: Sur la tête de ma mère.
 Bouzid: Alors, je ne sais plus ce que je dis.
 Moustaf: Remarque que certains appellent leur petite amie « ma puce »!... Bouzid ! Il faut te ressaisir, il faut te battre.
- Bouzid: Contre qui ? Contre le Bey, mon père ?
 Moustaf: Pourquoi pas ?
 Bouzid: Mais enfin, Moustaf, je ne peux tout de même pas provoquer mon propre père en duel.
- Moustaf: Qui te parle de duel ?
 Bouzid: Toi !
 Moustaf: On peut lutter d'autres façons plus subtiles.
 Bouzid: J'ai reçu une éducation de futur chef. Un chef se bat ouvertement et ignore les subtilités.
- Moustaf: Il y a du vrai dans ce que tu dis, mais, dans ce cas précis, il faut bien en user autrement.
- Bouzid: Tes paroles me galvanisent, Moustaf. Je sens la crème de piment qui me monte aux naseaux. Mon sang bout comme la sauce du couscous dans la marmite. Mes muscles se durcissent de seconde en seconde. Moustaf, il faut que je me batte... contre n'importe qui, mais il faut que je me batte.
- Moustaf: Bats-toi si tu veux, mais choisis bien ton adversaire: il doit être assez fort pour te tenir tête un peu et pas trop puissant pour t'assurer une victoire qui remontera un moral anémique.
- Bouzid: Il faut aussi qu'il soit assez niais pour ne pas deviner mes bottes secrètes.
 Moustaf: C'est ça ! Plutôt enveloppé que vigoureux, empoté et faiblichon.
 Bouzid: Où trouver cet oiseau rare ?... Attends ! Redis-moi la peinture que tu as faite !
- Moustaf: Plutôt enveloppé que vigoureux, empoté et faiblichon.
 Bouzid: J'ai trouvé contre qui je vais me battre.
 Moustaf: Bien !
 Bouzid: Je vais me battre contre toi.
 Moustaf: Hé, Bouzid ! Je veux bien que la douleur t'égaré, mais le portrait que j'ai fait n'est guère flatteur.

Bouzid: Je le trouve au contraire très réaliste.
 Moustaf: Bouzid, je vais me fâcher.
 Bouzid: Moustaf, fâche-toi donc ! On pourra ainsi ajouter la couleur à l'image que tu as si bien tracée: le rouge... comme le derrière du babouin.
 Moustaf: Cul-blanc !
 Bouzid: Cul rouge.

Ils entament une lutte assez sauvage en continuant à s'invectiver: « cul-blanc », « cul rouge ». Moustaf se retrouve assis sur le ventre de Bouzid.

Bouzid: (*pleurnichant*) Moustaf, comment veux-tu que mon moral remonte si c'est toi qui gagnes ?

Moustaf se relève.

Moustaf: (*très supérieur*) Qu'y puis-je, si je suis le plus fort ?
 Bouzid: (*se relevant à son tour*) Tu n'es pas le plus fort, tu es le plus lourd.
 Moustaf: (*outré*) Quoi ?
 Bouzid: (*provoquant*) Le plus lourd, le plus gros, le plus pesant, le plus gras, le plus gras, comme tous les culs rouges.
 Moustaf: (*vexé*) Tout le monde n'est pas maigrichon comme tous les culs-blancs.
 Bouzid: Cul rouge !
 Moustaf: Cul blanc !

Ils reprennent leur lutte. Cette fois, c'est Bouzid qui se retrouve assis sur le ventre de Moustaf.

Bouzid: Victoire totale du cul-blanc sur le cul rouge !
 Moustaf: D'accord, tu as vaincu ! Te sens-tu mieux ?
 Bouzid: Beaucoup mieux ! Je sens la confiance qui me remonte le long de l'échine. Je ne t'ai pas trop fait mal, Moustaf, mon frère ?
 Moustaf: Aucunement, Bouzid, mon ami. Mais, là, tu m'écrases l'estomac.
 Bouzid: (*ne réagissant pas, toujours assis sur Moustaf*) Moustaf, tu avais raison en tout. Le courage me revient.

Pendant la réplique suivante, Bouzid s'agite beaucoup écrasant à chaque fois le ventre de Moustaf. Celui-ci se vide à chaque reprise de son air en faisant un sonore « vouf »!

Bouzid: (*exalté*) Je vais aller de ce pas trouver Rabah le Bey, mon noble père. Je lui dirai: mon noble père, Rabah le Bey, je viens vers toi pour me battre. C'est moi qui épouserai Aïcha la divine. Mais je ne peux lutter contre toi. La nature nous l'interdit. Désigne un champion à ta convenance ! Choisis-le plutôt enveloppé que vigoureux, empoté et faiblichon. Prends Moustaf, mon ami, mon frère, si le cœur t'en dit... Nous voilà face à face ! Je feinte à gauche, je feinte à droite. Je lui assène un coup bien placé au centre de sa bedaine pendante. Il veut répliquer. J'esquive. En retour, j'enfonce mon poing dans sa joue gauche. Il crache trois dents. Son visage de babouin est cramoisé. Il fonce sur moi en hurlant. Je fais un pas sur le côté. Il ne

m'atteint pas, mais j'ai le temps de lui botter les fesses avant qu'il ne s'écrase sur le sofa. Il se relève aussi furieux qu'un lion qui se serait assis par mégarde sur un cactus. De ses lèvres coule une bave mousseuse. Il se jette en avant. Ah, Moustaf, tu crois que ton heure est venue ! Tu te trompes. Je bondis à gauche, il passe en trombe à droite et termine sa course la tête la première dans le sternum de Rabah le Bey, mon noble père.

Moustaf: Bouzid ! Pourrais-tu te relever, j'étouffe ?
 Bouzid: Le Bey est furibond. Il congédie son champion et le visage défait, il me dit..
 Moustaf: Bouzid ! Au secours! Je n'ai plus d'air !
 Bouzid: (*soudainement abattu et pleurnichard*) Il me dit: Bouzid, mon fils, je suis le Bey et tu es né pour m'obéir jusqu'à l'heure de ma mort. Moi, Rabah, ton père, j'épouserai la belle Aïcha. Un point, c'est tout !... (*redescendant sur terre et baissant la tête vers Moustaf*) Moustaf, mon ami, mon frère, que fais-tu là-dessous ?
 Moustaf: J'essaie de survivre... mais j'y éprouve quelques difficultés.

Bouzid se relève péniblement, non sans écraser une dernière fois le ventre de Moustaf. Pendant la réplique suivante, il aide Moustaf à se relever.

Bouzid: (*geignant*) Moustaf, ton remède n'était pas le bon.
 Moustaf: (*fâché*) Il était donc inutile de m'assassiner à moitié.
 Bouzid: (*même jeu*) Je n'ai plus qu'à aller me jeter dans l'oued.
 Moustaf: A cette saison, tu ne risquerais qu'un colossal mal de tête.
 Bouzid: Comment ça ?
 Moustaf: Il n'y a pas d'eau dans l'oued, crétin.
 Bouzid: (*geignant à nouveau*) Personne ne m'aime !
 Moustaf: (*agacé*) Mais si, mais si !
 Bouzid: (*même jeu*) Même toi, tu me traites de crétin.
 Moustaf: (*même jeu*) Ma parole a dépassé ma pensée.
 Bouzid: (*même jeu*) Dis-moi que tu es mon ami !
 Moustaf: (*même jeu*) Je suis ton ami. Là ! Es-tu content ?
 Bouzid: (*tout heureux*) Ho oui ! Ça fait du bien de penser qu'on peut compter sur quelqu'un ! Moustaf, à la vie, à la mort !
 Moustaf: (*toujours agacé*) C'est ça ! A la vie, à la mort !
 Bouzid: (*geignant de plus belle*) Mais que je suis malheureux !

Scène 9 (Moustaf, Bouzid, brièvement, Saïda)

Entrée de Saïda.

Saïda: Le salut et tout le bonheur du monde !... Bouzid, je t'ai salué !
 Bouzid: (*absent*) Mmmh ?
 Saïda: Je dis que je t'ai salué !
 Bouzid: (*même jeu*) Ça, c'est bien ! Bravo !

- Saïda: (à Moustaf) Hou, là, là ! Qu'est-ce qu'il a ?
 Moustaf: (à Saïda) Il se prend pour un cul-blanc.
 Saïda: (à Moustaf) Pour un quoi ?
 Moustaf: (à Saïda) Laisse-le, Saïda ! Il crève d'amour comme le bédouin assoiffé qui tombe d'épuisement à cent mètres du puits d'eau pure.
 Saïda: Quelle chance il a ! Ce n'est pas à moi que ça arriverait.
 Moustaf: (à Saïda) Qui sait ? Ça viendra sûrement.
 Saïda: (à Moustaf) Que le ciel t'entende avant que je sois aussi vieille que la tour du palais du Bey.
 Bouzid: (se réveillant à moitié) Bey ? Qui a dit: « Bey » ?
 Saïda: Moi ! J'ai dit: « Bey ».
 Bouzid: (revenant tout à fait à lui) Saïda, tu es là ? Je te salue, Saïda et je te souhaite tout le bonheur du monde. Pourquoi as-tu parlé du Bey, mon père ?
 Saïda: Je ne sais plus... pourquoi.
 Bouzid: (très vivement) Ho ! Quelle heure est-il ?
 Saïda: Le soleil est au beau milieu de sa course.
 Bouzid: (même jeu) Ha ! Il faut que je me hâte. Je suis déjà en retard pour l'audience du Bey à laquelle je dois assister tous les jours.

Bouzid va pour sortir d'un pas très vif. Il ralentit, se tasse sur lui-même et dit la réplique suivante en sortant.

- Bouzid: (très geignard) Que je suis malheureux ! (Il sort).
 Saïda: (à Moustaf) Ce Bouzid est un lion.
 Moustaf: Ne te moque pas. Il souffre.
 Saïda: Figure-toi, Moustaf, que je l'avais remarqué.
 Moustaf: Bon ! Tout ça ne fait pas avancer mes affaires. Je te laisse, Saïda.

Moustaf sort à son tour. Saïda s'occupe à une tâche ménagère en disant la réplique suivante. Elle pourrait, éventuellement, prendre le public à témoin.

- Saïda: Saïda, ma fille ! Il y a des hommes beaux et forts, d'autres laids et chétifs. Il y en a des grands et des petits, des larges et des efflanqués. On en voit des riches et des pauvres, des bien portants et des souffreteux. On peut enrichir sa pensée avec le discours des sages ou écouter les élucubrations des sots. On se sent protégée par ceux qui ont du caractère et de la volonté ou l'on prend de l'importance en maternant les faibles et les mous. Bref, toute femme peut trouver babouche à son pied... Et toi, Saïda ? A force de le vouloir beau et fort, grand et large, riche et bien portant, sage et ayant du caractère, te voilà près de la fin de ta jeunesse aussi seule qu'une vieille chamelle bientôt inutile... Hé, doucement ! « Vieille chamelle »... n'exagérons rien ! Je ne suis pas encore décrépite et pourrais en faire vibrer plus d'un. L'autre jour, au marché, quand j'ai gonflé ma poitrine d'un air brûlant d'un feu d'enfer, j'ai failli m'étouffer, certes, mais qui m'a regardée ?... Hein ? Qui m'a regardée ?... Ce n'est pas la marchande de pois chiches ! Ce n'est pas la vendeuse d'étoffes !... Non ! C'est l'écrivain public avec sa vieille machine à écrire... un homme !... Bien sûr, je m'étais

penchée sur lui en faisant semblant de m'intéresser à son travail... penchée légèrement, comme il se doit à une femme honnête,... à une distance certaine. De ma gorge à son nez, il y avait au moins... au moins quelques centimètres... Le pauvre ! Il est devenu aussi rouge que le soleil couchant. Il balbutiait des « s'il vous plaît, je ne vois plus ce que je fais » et des « ça ne vous dérange pas si je finis ma lettre, non? »... Il avait beau s'époumoner, je voyais bien qu'il étouffait de désir. La peau de son crâne pelé et couvert de croûtes brunâtres tremblait de passion. Soudain, la grosse goutte de morve qui lui coulait du nez s'est figée. Ses doigts crochus ne couraient plus sur le clavier, ils remuaient voluptueusement. Il a lentement levé vers moi son mufle couperosé. Ses grandes oreilles de singe d'où s'écoulait un cérumen doré frémissaient de concupiscence. Une grosse mouche bleue s'est posée dans l'orbite qui abritait jadis son œil gauche. Il m'a jeté un regard libidineux de son œil valide et m'a dit avec une infinie tendresse en me crachant un liquide visqueux à la figure: « Fiche-moi le camp, fille de rien ! Tu me déranges dans mon travail ! » Qui osera dire après ça que Saïda ne sait pas émouvoir les hommes ? Et l'autre, hier, dans la rue ? J'ai bien vu qu'il aurait bien voulu me courir après, s'il avait eu des jambes... Saïda, Saïda, tu es un vrai danger pour le genre masculin! Mais le pire de tout, c'est quand tu parles. Alors là !... Ils se pâment tous... Une fois, juste pour rire... suis-je taquine... j'en ai abordé un sous un prétexte quelconque. C'était un jeune homme qui devait être d'une grande culture. Cela se voyait sur son visage aux traits réguliers, à part la balafre purulente qui le traversait de gauche à droite. Son torse puissant, dessiné avec art, couvert de pustules, sortait de sa chemise déchirée. Je lui dis: « Le salut soit sur ta tête, bel homme ! » Il me répondit d'une voix suave et chaude: « De-de-de même-mê-mê-me pour toi-toi ! ». Je poursuivis: « Je vois à ton air inspiré que tu es un grand philosophe. » Il reprit: « Ah-ah-ah bon, be-be-be-belle jeu-eu-ne fi-fille ? »... Vous avez bien entendu: « be-be-be-belle jeu-eu-ne fi-fille. », alors qu'il ne me connaissait même pas ! Je le laissai là pour ne pas l'embarrasser et parce qu'une heure après, je devais être rentrée à la maison. Il ne fallait pas abuser de mes charmes et s'il avait commencé à me faire sa déclaration, j'y serais encore... Non, Saïda, non ! Tu n'as aucun souci à te faire, quand tu voudras vraiment un homme, tu n'auras qu'à remplir ta poitrine d'un air brûlant, à t'approcher de lui à moins de quelques centimètres et à lui dire: « Le salut soit sur ta tête, bel homme ! »

Scène 10 (Saïda, le Bey, puis brièvement Moustaf)

Le Bey, recouvert d'un manteau qui cache son riche costume, un foulard cachant à moitié son visage, entre. Il faut que le public le reconnaisse, mais pas Saïda.

Saïda: (au public) Tiens ! Celui-là n'est pas mal non plus. Saïda, ma toute belle, il est temps de mettre ta science en pratique... (Au Bey) Le salut soit sur ta tête, bel homme !

Le Bey ne réagit pas. Il s'assied sur un tabouret et reste figé comme une statue en regardant droit devant lui.

Saïda: Le salut soit sur ta tête, bel homme !... Hé ! Bel homme ! Le salut... sur ta tête !... Sur ta tête, (*montrant le sommet de son crâne*) ici, en haut... le salut ! (*A part*) Voilà ! C'est toujours comme ça ! En voilà un qui vient droit à moi et il faut qu'il soit sourd et muet. (*Agitant ses mains devant les yeux du Bey*) Coucou, bel homme, c'est Saïda... la sublime Saïda. (*A part*) Il m'énerve. Ça on peut le dire, il m'énerve. Essayons autre chose. (*Gonflant sa poitrine*) Mmmf ! (*S'approchant très près du Bey*) Mmmf, bel homme, comment te portes-tu ? (*Relâchant l'air*) Pfuuu ! (*A part*) C'est un roc!

Le Bey tourne très lentement la tête.

Saïda: Il bouge !... Il est ému !... Peut-être va-t-il dire quelque chose ?...

Le Bey, le visage toujours à demi dissimulé, observe Saïda.

Saïda: (*Elle gonfle sa poitrine*) Mmmf ! Le salut soit sur ta tête, bel homme!... Rien !... Il est complètement insensible, ma parole ! Hé ! Ses lèvres remuent. Va-t-il parler ?

Le Bey: La parole est comme l'eau de l'oued. Elle coule, puis s'évapore.

Saïda: Il parle !... Comment te portes-tu ?... Ho !... Il s'est éteint à nouveau.

Le Bey: Aïcha ?

Saïda: (*agacée*) Non, pas Aïcha, Saïda !

Le Bey: (*déçu*) Ah !...

Le Bey se lève et s'en va dignement. Saïda le suit pendant la réplique suivante.

Saïda: Hé, bel homme ! Attends !... Je suis aussi bien faite qu'Aïcha !

Moustaf croise le Bey en entrant.

Moustaf: Que faisait-il encore ici, celui-là ?

Saïda: (*exaltée*) Il est venir séduire la plus belle des jeunes filles.

Moustaf: Qu'a-t-il besoin de séduire Aïcha maintenant ?

Saïda: (*vexée*) Je ne parlais pas d'Aïcha.

Moustaf: De qui d'autre ?

Saïda remonte ses cheveux au-dessus de sa tête et prend une pause lascive.

Saïda: Mais de moi, voyons !

Moustaf: Hein ? Le Bey te séduire, toi ?

Saïda: Le Bey ? Quel Bey ?

Moustaf: Le nôtre ! Il n'y en a pas trente-six.

Saïda: (*défaillant*) Le Bey lui-même,... en personne ?

Moustaf: On dit qu'il aime à se promener parfois, incognito.

Saïda s'évanouit dans les bras de Moustaf en disant la réplique suivante, tandis que le rideau se ferme ou que les lumières s'éteignent.

Saïda: Le Bey est venu me séduire, moi, Saïda la toute belle.

**Le rideau se ferme ou les lumières de scène s'éteignent.
La salle s'éclaire.**

Scène 11 (L'auteur)

Voix off.

L'auteur: Mesdames et Messieurs ! (*Il attend le silence*) Mesdames et Messieurs, attendez ! La comédie n'est pas finie. Seulement, voyez-vous, notre théâtre se veut moderne et la mode au théâtre veut qu'il soit interactif... (*Ironique*) Quel joli mot: « interactif » ! (*Désabusé*) Enfin ! L'auteur n'a plus son mot à dire, il se retire sur la pointe des pieds. Les choses ne sont plus ce qu'elles étaient. Ce sont les spectateurs qui décident du happy end. Happy ou pas happy, d'ailleurs... Quatre fins différentes ont été préparées... Vous allez choisir celle que vous souhaitez voir jouer. Mesdames et Messieurs les acteurs vont descendre dans la salle...

Bouzid, Moustaf, le Dr Berthier, Aïcha, Saïda et la Contessa descendent rapidement dans la salle et distribuent les cartons.

... et vous distribuer de somptueux petits cartons blancs et noirs qui vont vous permettre de voter. Prenez-en bien soin. Ils doivent resservir... du moins nous l'espérons. De charmantes hôtesse les récupéreront à la sortie.

Musique de salle pendant la distribution des cartons de vote. A la fin de celle-ci, les acteurs remontent sur scène et partent en coulisse, sauf Moustaf qui se tient côté jardin et le Dr Berthier, côté cour.

L'auteur: Attention, Mesdames et Messieurs! Etes-vous prêts ?... Allons-y !... Voulez-vous que Rabah, le Bey épouse la belle Aïcha, plongeant ainsi son père et sa mère dans un bonheur sans fond. Si donc vous voulez que le Bey honore la famille de Nagib jusqu'à la dix-huitième génération, levez votre carton blanc ! Si vous préférez que ce soit Bouzid l'heureux élu, levez votre carton noir !

Moustaf et le Dr Berthier comptent les votes. Moustaf tient dans son dos un grand carton blanc, le Dr Berthier un grand carton noir. Le Dr Berthier lève son carton noir au-dessus de sa tête ou Moustaf lève son carton blanc selon le résultat.

1. CARTON BLANC

**Le public vote pour que
le Bey épouse Aïcha**

L'auteur:

Là, vous m'étonnez. Pauvre Aïcha et pauvre Bouzid ! Nous allons à la tragédie et l'auteur ne répond plus de rien. Enfin, c'est vous qui l'aurez voulu !

Deuxième question: La nature des hommes étant ce qu'elle est, vous ne souhaitez tout de même pas que ce malheureux Bouzid reste seul toute sa vie. Il faut bien lui donner quelqu'un.

Que ceux qui veulent le voir épouser Saïda et ses poumons gonflants lèvent leur carton blanc.

Que ceux qui préfèrent le voir tomber dans les filets de la Contessa lèvent leur carton noir.

Moustaf ou le Dr Berthier, selon la réponse, lèvent leur carton.

Ainsi donc, le sort, ou plutôt votre volonté, en est jeté(e). Vous avez formé les couples de la fin de notre histoire. L'épilogue peut se dérouler devant vos yeux.

Ah ! Encore un mot:

Question subsidiaire: que ceux qui, jusque là, apprécient notre spectacle et passent une bonne soirée lèvent leur carton blanc. Il n'est pas nécessaire que les autres lèvent leur carton noir.

Moustaf ou le Dr Berthier, selon la réponse, lèvent leur carton. Moustaf et le Dr Berthier courent dans les coulisses.

2. CARTON NOIR

**Le public décide que
le Bey n'épouse pas Aïcha.**

L'auteur:

Bravo ! Je n'en attendais pas moins de vous. Nous allons donc faire une fin heureuse.

Deuxième question: Le Bey, qui est un grand philosophe, a compris que son désir faisait le malheur de son cher fils Bouzid. Il n'épousera donc pas Aïcha. Mais cet homme-là a un coeur comme tout le monde. Il faut bien qu'il épouse quelqu'un, même si la rumeur publique lui prête tout un tas de femmes qui sont ses femmes sans être ses femmes.

Que ceux qui pensent que les charmes gonflants de Saïda le feront fondre lèvent leur carton blanc.

Que ceux qui le verraient plutôt céder à la pétulante Contessa lèvent leur carton noir.

Moustaf ou le Dr Berthier, selon la réponse, lèvent leur carton.

Ainsi donc, le sort, ou plutôt votre volonté, en est jeté(e). Vous avez formé les couples de la fin de notre histoire. L'épilogue peut se dérouler devant vos yeux.

Ah ! Encore un mot:

Question subsidiaire: que ceux qui, jusque là, apprécient notre spectacle et passent une bonne soirée lèvent leur carton blanc. Il n'est pas nécessaire que les autres lèvent leur carton noir.

Les lumières de la salle s'éteignent. Le rideau s'ouvre ou les lumières de scène s'allument.

Scène 12 (tous successivement)

Toute la scène doit être jouée sur un rythme endiablé. Nagib entre en courant.

Nagib: Messouada, Messouada ! Femme de rien !

Entrée de Zohra.

Zohra: Femme de rien ? N'es-tu rien, mon pauvre Nagib ?

Nagib: (*surexcité*) Que fais-tu là, Zohra et où est encore passée Messouada ?

Zohra: Aïe, aïe, aïe ! Qu'est-ce qu'il a encore, ce fils de sa mère ! Je suis là, parce que je suis venue voir qui était le mouton qu'on égorgeait et Messouada elle, était, avant d'aller au marché, elle était, comme tous les jours de l'année, à trimer comme une esclave pour que la maison de Monsieur Nagib soit propre et avenante.

Nagib: (*même jeu*) Propre et avenante ? Elle ne l'est pas assez.

Zohra: Mais, je vais lui faire tâter de mon torchon, moi, à ce Nagib, tout voisin qu'il soit.

Nagib: (*même jeu*) Le Bey !

Zohra: Quoi, le Bey ?

Nagib: (*très impatienté*) Faut-il que les femmes soient sottes ! Le Bey, te dis-je !

Zohra: Et bien oui, le Bey ! Je ne suis pas sourde.

Nagib: Tes oreilles, non ! Ton esprit, si !

Zohra: Nagib, mon voisin ! Si tu veux que je comprenne un mot de tes élucubrations, explique-toi clairement !

Nagib: (*surexcité*) Le Bey... (*faussement calme*) Tu sais bien, le Bey... le seigneur qui habite dans le palais avec la tour...

Zohra: Nagib, fils de ta mère, je crois que tu es tombé la tête la première sur la margelle du puits.

Nagib: (*même jeu*) Hou ! Elle me rendra aussi chèvre que la bique de Fatia... Le Bey ! Il est venu ici.

Zohra: Je le sais bien qu'il est venu ici. Il a même choisi ton Aïcha pour femme.

Nagib: (*même jeu*) Il est revenu incognito.

Zohra: In... quoi ?

Nagib: (*même jeu*) Incognito... sans qu'on le reconnaisse !

Zohra: Pourquoi a-t-il fait ça, cet homme ?

Nagib: Pour qu'on ne sache pas que c'était lui !

Zohra: (*s'énervant à son tour*) Nagib, tu m'échauffes les oreilles comme le vent du désert. Que venait-il faire ici avec ou sans « cognito » ?

Nagib: Comment le saurais-je ?

Zohra: (*plus bas, mystérieuse*) Nagib !

Nagib: Quoi ?

Zohra: (*même jeu*) S'il est venu sans « cognito », peut-être est-il encore ici, caché quelque part ?
 Nagib: (*même jeu que Zohra*) Pourquoi ferait-il ça ?

Nagib et Zohra cherchent le Bey partout.

Zohra: (*même jeu*) Pour nous observer et voir si vous êtes des parents dignes de sa future femme.
 Nagib: Zohra, ma belle, tu as peut-être raison. (*Plus fort*) Ce Rabah le Bey est le plus honnête des hommes.
 Zohra: Qu'est-ce qui te prend ?
 Nagib: (*bas*) S'il nous entend...(*fort*) Et de plus, c'est un grand philosophe.
 Zohra: (*fort*) Un très grand philosophe !
 Nagib: (*explosant*) Zohra, qu'est-ce que tu me dis !
 Zohra: (*bas*) Que le Bey est un grand philosophe.
 Nagib: (*même jeu*) Tu m'as dit qu'il était caché ici.
 Zohra: Jamais, Nagib, mon beau, jamais je n'ai dit ça ! J'ai fait observer que **peut-être** était-il encore dans ta demeure.
 Nagib: Impossible !
 Zohra: Et pourquoi donc ?
 Nagib: Parce qu'on annonce sa venue.
 Zohra: Attends, Nagib, attends que je réfléchisse ! Si l'on annonce sa venue ici, c'est qu'il ne peut pas y être... ici.
 Nagib: Tiens ! L'intelligence viendrait-elle brutalement dans la tête de Zohra, ma voisine ?
 Zohra: Tu as raison. Pour recevoir le Bey, cette maison fait assez...
 Nagib: Assez quoi ?
 Zohra: Peut-être vaudrait-il mieux le recevoir chez moi ?
 Nagib: (*explosant à nouveau*) Il vient ici, pas ailleurs ! S'il a choisi cette maison, ce n'est pas pour se retrouver dans une...
 Zohra: Dans une quoi ?
 Nagib: Chez toi !
 Zohra: Où sont les torchons ?
 Nagib: Que te préoccupes-tu de nos torchons ?
 Zohra: Il faut que cela brille de partout.
 Nagib: Occupe-toi de briller tes murs !
 Zohra: Une voisine peut bien donner un coup de main.
 Nagib: Dans la petite armoire.

Zohra sort chercher des torchons. Entrée de Moustaf, accompagné de la Contessa.

Nagib: (*montrant la Contessa*) Qui est cette femme et que fait-elle chez moi ?
 Moustaf: C'est Madame la Contessa, ma... ma secrétaire.
 Nagib: (*surexcité par la venue prochaine du Bey*) Bon ! Mets-la dans un coin et aide-moi à déplacer ces sièges.
 La Contessa: Le salut pour vous, Monsieur Nagib.
 Nagib: (*même jeu*) C'est ça, c'est ça ! Couchée !

La Contessa: Je vous demande pardon ?
 Nagib: (*même jeu*) Mettez-vous dans un coin, vous dis-je et n'en bougez pas !
 Nous avons le sens de l'hospitalité, tout de même !
 Moustaf: Qu'est-ce qui te plonge dans cet état, Nagib, mon père ?
 Nagib: (*même jeu*) Le Bey !
 Moustaf: Quoi, le Bey ?
 Nagib: (*même jeu*) Il arrive !
 Moustaf: Et alors, ce n'est qu'un homme comme les autres, ce Bey.
 Nagib: Moustaf, mon fils, tu n'auras donc jamais conscience des réalités de la vie.

Entrée de Fatia.

Fatia: Où est-il ?
 Nagib: Qui ?
 Fatia: Le Bey ! On dit qu'il est venu ici !
 Nagib: Il n'est pas encore arrivé et de toutes façons, il ne vient pas pour ton joli minois, Fatia, ma voisine.
 Fatia: Et pourquoi non ?
 Nagib: Parce qu'il veut épouser une jeunesse affriolante !
 Fatia: Dois-je comprendre... ?
 Nagib: Ce que tu veux !
 Fatia: Si c'est ainsi, je rentre chez moi et mon éclat ne rehaussera pas l'aspect terne de ce taudis.
 Nagib: Toi et ta langue de vipère des sables, fichez-moi le camp !
 Fatia: Nous ne nous le ferons pas dire deux fois.

Fatia sort.

Nagib: Et moi, je cours chercher cette femme de moins que rien de Messouada.

Nagib sort. Le Dr Berthier entre.

Dr Berthier: Où est-il le fou qui hurle et qu'on entend jusqu'à Dakar, que je lui fasse une piqûre calmante.
 Moustaf: Il vient de sortir, vous l'avez peut-être croisé.
 Dr Berthier: Alors, où est Aïcha ?
 Moustaf: Celle-là ! Encore à courir les garçons !
 Dr Berthier: Comment: les garçons ?
 Moustaf: Enfin... le garçon !
 Dr Berthier: (*d'un air méchant*) Rira bien qui rira la dernière !
 La Contessa: Puis-je dire quelque chose ?
 Moustaf: Nagib, mon père, t'a donné l'ordre de ne plus bouger, pas de te taire.
 La Contessa: Bonjour, Dr Berthier !
 Dr Berthier: Vous êtes malade ?
 La Contessa: Non, mais je sens à un certain frémissement que ça va venir.

Entrée de Saïda.

Saïda: Que se passe-t-il ici ? Est-ce la révolution ?
 Moustaf: Non, c'est le Bey !
 Saïda: Qu'a-t-il fait, ce bel homme ?
 Moustaf: Il vient.
 Saïda: (tout émoustillée) Ah oui ?

Entrée d'Aïcha.

Aïcha: Moustaf ! Où est Bouzid ?
 Moustaf: Il ne va pas tarder. Il suit le Bey comme l'ombre de cul-blanc qu'il est.
 Aïcha: Qu'as-tu dit ?
 Moustaf: Rien, je me comprends.
 Aïcha: Et où sont Messouada, notre douce mère et Nagib, notre cher père ?
 Moustaf: Messouada, je ne sais pas. Nagib, non plus, puisqu'il est à la recherche de... Aïe, aïe, aïe ! Ils vont rater l'arrivée du Bey.

Moustaf sort en courant.

Saïda: (à Aïcha) Qu'est-ce qui te met dans cet état, ma toute belle ?
 Aïcha: Mais, Saïda, es-tu sottre ? Si le Bey vient ici, c'est pour confirmer ou non sa décision.
 Saïda: Et alors ?
 Aïcha: S'il veut toujours m'épouser, je me tue.
 Saïda: C'est toi qui es sottre, un si bel homme !

On entend du bruit dans la rue.

La Contessa: Qu'est-ce donc ?
 Tous les autres: C'est le Bey !

Le Bey entre lentement, suivi de Bouzid très inquiet.

Bouzid: Qu'on avance le trône de Rabah le Bey !

En minaudant autour du Bey, Saïda va chercher un tabouret sur lequel le Bey s'assied. Aïcha boude dans un coin.

Tous, sauf Aïcha: Monseigneur le Bey, que le salut soit sur votre auguste tête !

Le Bey ne réagit pas. Tous s'avancent vers lui pour voir si ses lèvres vont remuer ou non.

Saïda: S'il faut attendre qu'il desserre les lèvres, nous n'en avons pas fini de sitôt.
 La Contessa: Regardez ! Il fait un signe !
 Tous, sauf Aïcha: (émerveillés) Il fait un signe !

Le Bey fait signe à Bouzid d'approcher. Bouzid colle son oreille aux lèvres du Bey.

**Première fin où se forment les couples suivants:
le Bey/Aïcha, Bouzid/Saïda et Dr Berthier/La Contessa**

Bouzid: (effondré) Il a dit qu'il épouserait Aïcha, la douce colombe, demain.
Aïcha: Ah, mais non, mais non ! Jamais !
Saïda: Bouzid !
Bouzid: (même jeu) Bouzid, c'est moi, autrement appelé Cul-blanc !

Saïda s'avance vers Bouzid. Elle remplit d'air sa poitrine et se colle tout contre Bouzid.

Saïda: T'a-t-on déjà dit que tu étais bel homme ?
Bouzid: Oui ! Aïcha me l'a dit... une fois !
Saïda: Une seule fois ?
Aïcha: (furieuse) Bouzid !
Saïda: (à Bouzid) Moi, je veux bien te le dire cent fois.
Bouzid: (intéressé par... l'air qui remplit la poitrine de Saïda) Ah oui ?... Et à toi, a-t-on déjà dit que tu avais des... enfin... une... très comme il faut.
Aïcha: (de plus en plus furieuse) Bouzid !
Saïda: Qu'est-ce qui t'empêche d'y goûter, très, très, très bel homme ?
Bouzid: Heu...
Aïcha: (même jeu) Bouzid !
Saïda: Maintenant qu'Aïcha n'est plus disponible !
Bouzid: (concupiscent) Il faut dire que les... que la... enfin qu'ils sont moins...
Aïcha: (hors d'elle) Bouzid, tu n'es qu'un vieux... qu'un vieux Bouzid !
Bouzid: (à Aïcha, l'air détaché) Oui, belle-maman ?
Aïcha: Qu'as-tu dit ?
Bouzid: (piteusement) Le Bey est mon père. Je dois respect et obéissance à mon père.
Aïcha: (furieuse) Bouzid ! Me serais-je trompée à ce point ? Tu n'as pas de sang dans les veines, mais du jus d'agave.
Bouzid: (même jeu) Tu crois ?
Aïcha: (faussement calmée) Non ! Je ne crois pas. C'est la colère qui me fait dire n'importe quoi. Ce n'est pas du jus d'agave qui coule dans tes artères,... (hurlant de rage) C'est du lait d'ânesse... (Ouvrant) Ho ! Puisque c'est comme ça, le Bey, je l'épouse. Il n'est pas si mal après tout ! Et... Bouzid ! Tu n'as pas fini d'entendre parler de belle-maman !

Aïcha va s'asseoir aux pieds du Bey qui arbore un sourire béat.

Dr Berthier: Il y a un petit problème !
La Contessa: Quel problème ?
Dr Berthier: Le Bey ne peut pas épouser Aïcha. Elle est très ...
La Contessa: (s'approchant) Dr Berthier ! Aïcha est très belle ! Mais, moi, je suis encore bien conservée.

Dr Berthier: *(la jaugeant du regard)* On ne peut pas dire le contraire avec toute la mauvaise foi du monde !

La Contessa: Je suis Contessa.

Dr Berthier: Si l'on peut dire !

La Contessa: *(coupante)* Je suis Contessa et les titres m'ont toujours attirée.

Dr Berthier: Oui, et alors ?

La Contessa: *(rêveuse)* Contessa, Contessa... Dottoressa Contessa Francesca Berthier ! Ça sonne bien, non ?

Dr Berthier: Vous voudriez ?

La Contessa: *(énergique)* Dr Berthier! Dans mon pays, ce sont les hommes qui portent la culotte, comme partout ailleurs, mais ce sont les femmes qui dirigent toutes choses et surtout, surtout, il ne fait pas bon les contrarier!

Dr Berthier: Je ne vous savais pas ce caractère... comment dirais-je... ce caractère entier ! J'aime assez !

La Contessa: Hé, Berthier !

Dr Berthier: Quoi donc ?

La Contessa: *(rêveuse)* Ça ne vous dirait pas, tout un tas de petits vicomtes médecins?

Dr Berthier: Et bien, je ne sais pas si...

La Contessa: *(très énergique)* Ah, Berthier, tu ne vas pas me contrarier alors que nous ne sommes même pas encore passés devant l'Officier d'Etat civil!

Dr Berthier: Mais, je...

La Contessa: Mais, je... Mais, je... Rien du tout ! Allons-y !

Dr Berthier: Où ?

La Contessa: Où, où ! Mais à la maison, tiens ! Si tu veux tout un tas de petits vicomtes, nous n'avons pas de temps perdre.

Le Dr Berthier lève les bras en signe d'impuissance et sourit béatement. La Contessa le prend par le bras et l'attire pour sortir. Ils se cassent le nez contre Moustaf qui entre.

Moustaf: Hé, la Contessa ! Où vas-tu ?

La Contessa: Épouser Berthier !

Moustaf: Quoi ?

La Contessa: Tu es sourd, Moustaf ? Je vais épouser Berthier !

Moustaf: Il n'en est pas question !

Dr Berthier: *(très coq)* Et pourquoi, je te prie ?

Moustaf: Parce que, la Contessa...

La Contessa: La Contessa Berthier, elle te dit de te taire, Moustaf, sinon son cher docteur pourrait bien te trouver une vilaine maladie.

Moustaf: Je ne suis pas malade.

La Contessa: Qui sait ?

Moustaf: Ce ne sont pas les médecins qui font les maladies.

La Contessa: *(A Moustaf)* En es-tu bien sûr, Moustaf ?... Pour qui te prends-tu ?... Je vais te dire une chose: pour être un vrai maquereau, il faut savoir mieux nager que toi et ne pas craindre de le faire en eaux troubles. Tu es un poisson de petite envergure... si je puis dire, Moustaf. Qu'est-ce que tu crois ? Je t'ai cédé pour tes beaux yeux, pas pour ton commerce, comme tu dis pudiquement. *(A tous)* Sachez tous que la noblesse n'est pas une

question de légitimité. (*Montrant son coeur*) Elle se situe là ! Ah ! Vous la regardez de haut, la Contessa ! Vous n'avez pas fini de baisser la tête.

Moustaf: Bon, Contessa ! File épouser ton Berthier, je trouverai bien une autre secrétaire.

La Contessa sort en tirant le Dr Berthier aux anges.

Moustaf: (*à Bouzid*) Hé, Bouzid, que fais-tu avec Saïda, ma douce cousine ?

Bouzid: J'en fais ma femme !

Moustaf: Que dis-tu ?

Bouzid: Je l'épouse... mais uniquement pour plaire au Bey, mon père.

Aïcha: (*à Bouzid*) Tu n'es qu'un mouton. Quand je pense que j'ai failli devenir tienne !

Moustaf: (*à Aïcha*) Bouzid n'est pas un mouton.

Aïcha: Ah non ?

Moustaf: Non !... C'est un cul-blanc !

Bouzid: Moustaf, reste poli avec ton cousin !... Cul rouge !

Pendant que le rideau se ferme ou que les lumières s'éteignent, on entend Moustaf et Bouzid: « Cul-blanc ! », « Cul rouge ! ».

**Deuxième fin où se forment les couples suivants:
le Bey/Aïcha, Bouzid/la Contessa et Dr Berthier/Saïda**

Bouzid: (effondré) Il a dit qu'il épouserait Aïcha, la douce colombe, demain.
Aïcha: Ah, mais non, mais non ! Jamais !
La Contessa: Bouzid ?
Bouzid: (même jeu) Bouzid, c'est moi, autrement appelé Cul-blanc !

La Contessa s'avance vers Bouzid. Elle le toise du regard.

La Contessa: T'a-t-on déjà dit que tu étais bel homme ?
Bouzid: Oui ! Aïcha me l'a dit... une fois !
La Contessa: Une seule fois ?
Aïcha: (furieuse) Bouzid !
La Contessa: (à Bouzid) Moi, je veux bien te le dire cent fois.
Bouzid: (intéressé par les formes de la Contessa) Ah oui ?... Et à toi, a-t-on déjà dit que tu avais des... enfin... une... très comme il faut.
Aïcha: (de plus en plus furieuse) Bouzid !
La Contessa: Qu'est-ce qui t'empêche d'y goûter, mon mignon ?
Bouzid: Heu...
Aïcha: (même jeu) Bouzid !
La Contessa: Maintenant qu'Aïcha n'est plus disponible !
Bouzid: (concupiscent) Il faut dire que les... que la... enfin qu'ils sont moins...
Aïcha: (hors d'elle) Bouzid, tu n'es qu'un vieux... qu'un vieux Bouzid !
Bouzid: (à Aïcha, l'air détaché) Oui, belle-maman ?
Aïcha: Qu'as-tu dit ?
Bouzid: (piteusement) Le Bey est mon père. Je dois respect et obéissance à mon père.
Aïcha: (furieuse) Bouzid ! Me serais-je trompée à ce point ? Tu n'as pas de sang dans les veines, mais du jus d'agave.
Bouzid: (même jeu) Tu crois ?
Aïcha: (faussement calmée) Non ! Je ne crois pas. C'est la colère qui me fait dire n'importe quoi. Ce n'est pas du jus d'agave qui coule dans tes artères,... (hurlant de rage) c'est de lait d'ânesse. (Outrée) Ho ! Puisque c'est comme ça, le Bey, je l'épouse. Il n'est pas si mal après tout ! Et... Bouzid ! Tu n'as pas fini d'entendre parler de belle-maman !

Aïcha va s'asseoir aux pieds du Bey qui arbore un sourire béat.

Dr Berthier: Il y a un petit problème !
Saïda: Quel problème ?
Dr Berthier: Le Bey ne peut pas épouser Aïcha. Elle est très ...
Saïda: (s'approchant du Dr Berthier en gonflant sa poitrine) Mmmf !... Dr Berthier ! Aïcha est très belle ! Mais, moi, j'ai des atouts... gonflants.

Dr Berthier: *(la jaugeant du regard)* On ne peut pas dire le contraire avec toute la mauvaise foi du monde !

Saïda: Je suis la cousine d'Aïcha.

Dr Berthier: Et alors !

Saïda: Je serai donc aussi la cousine du Bey !

Dr Berthier: Oui ?

Saïda: *(rêveuse)* Cousine du Bey... Saïda Berthier, cousine du Bey ! Ça sonne bien, non ?

Dr Berthier: Tu voudrais ?

Saïda: *(énergique)* Dr Berthier! Cela fait trop longtemps que j'attends. Dans ce pays, une femme ne vaut pas grand chose, surtout quand elle n'est pas mariée.

Dr Berthier: Je ne te savais pas ce caractère... comment dirais-je... ce caractère entier. J'aime assez.

Saïda: Hé, Berthier !

Dr Berthier: Quoi donc ?

Saïda: *(rêveuse)* Ça ne te dirait pas, tout un tas de petits cousins du Bey ?

Dr Berthier: Et bien, je ne sais pas si...

Saïda: *(très énergique)* Ah, Berthier, tu ne vas pas me contrarier alors que nous ne sommes même pas encore passés devant Monsieur l'Officier d'Etat civil !

Dr Berthier: Mais, je...

Saïda: Mais, je... Mais, je... Rien du tout ! Allons-y !

Dr Berthier: Où ?

Saïda: Où, où ! Mais à la maison, tiens ! Si tu veux tout un tas de petits cousins du Bey, nous n'avons pas de temps perdre.

Le Dr Berthier lève les bras en signe d'impuissance et sourit béatement. Saïda le prend par le bras et l'attire pour sortir. Ils se cassent le nez contre Moustaf qui entre.

Moustaf: Hé, Saïda ! Où vas-tu ?

Saïda: Epouser Berthier !

Moustaf: Quoi ?

Saïda: Tu es sourd, Moustaf ? Je vais épouser Berthier !

Moustaf: Alors ça !

Saïda et Berthier sortent. Moustaf se tourne vers la Contessa.

Moustaf: *(A Bouzid)* Hé, Bouzid, que fais-tu avec la Contessa, ma secrétaire ?

Bouzid: J'en fais ma femme !

Moustaf: Il n'en est pas question !

Bouzid: *(très coq)* Et pourquoi, je te prie ?

Moustaf: Parce que, la Contessa...

La Contessa: La Contessa, elle te dit de te taire, Moustaf, sinon le cher docteur Berthier pourrait bien te trouver une vilaine maladie.

Moustaf: Je ne suis pas malade.

La Contessa: Qui sait ?

Moustaf: Ce ne sont pas les médecins qui font les maladies.
La Contessa: (A Moustaf) En es-tu bien sûr, Moustaf ?... Pour qui te prends-tu ? Je vais te dire une chose: pour être un vrai maquereau, il faut savoir mieux nager que toi et ne pas craindre de le faire en eaux troubles. Tu es un poisson de petite envergure... si je puis dire, Moustaf. Qu'est-ce que tu crois ? Je t'ai cédé pour tes beaux yeux, pas pour ton commerce, comme tu dis pudiquement. (A tous) Sachez tous que la noblesse n'est pas une question de légitimité. (Montrant son coeur) Elle se situe là ! Ah ! Vous la regardiez de haut, la Contessa ! Vous n'avez pas fini de baisser la tête !

Moustaf: Bon, Contessa ! Epouse ton Bouzid, je trouverai bien une autre secrétaire.
Bouzid: J'épouse la Contessa... mais uniquement pour plaire au Bey, mon père.
Aïcha: (à Bouzid) Tu n'es qu'un mouton. Quand je pense que j'ai failli devenir tienne !

Moustaf: (à Aïcha) Bouzid n'est pas un mouton.
Aïcha: Ah non ?
Moustaf: Non !... C'est un cul-blanc !
Bouzid: Moustaf, reste poli !... Cul rouge !

Pendant que le rideau se ferme ou que les lumières s'éteignent, on entend Moustaf et Bouzid: « Cul-blanc ! », « Cul rouge ! ».

**Troisième fin où se forment les couples suivants:
le Bey/Saïda, Bouzid/Aïcha et Dr Berthier/la Contessa**

Bouzid: (hurlant de joie) Il a dit qu'il n'épouserait pas Aïcha, ma douce colombe.
Aïcha: (se précipitant dans les bras de Bouzid) Bouzid!
Bouzid: (même jeu) Aïcha, ma petite gazelle !

Saïda s'avance vers le Bey. Elle remplit d'air sa poitrine et se colle tout contre le Bey.

Saïda: Je crois t'avoir déjà dit que tu étais bel homme ?
Aïcha: Saïda, es-tu devenue folle de parler ainsi au Bey ?
Saïda: Il est Bey, mais pas moins homme, non ?

Le Bey fait signe à Bouzid. Celui-ci s'approche de lui et colle son oreille contre ses lèvres.

Bouzid: (stupéfait) Il a dit qu'il épouserait Saïda l'époustouflante dès demain.
Saïda: Enfin !

Ivre de bonheur, Saïda va se jeter aux pieds du Bey qui arbore un sourire béat.

Dr Berthier: Il y a un petit problème !
La Contessa: Quel problème ?
Dr Berthier: Bouzid ne peut pas épouser Aïcha. Elle est très ...
La Contessa: (s'approchant) Dr Berthier ! Aïcha est très belle ! Mais, moi, je suis encore bien conservée.
Dr Berthier: (la jaugeant du regard) On ne peut pas dire le contraire avec toute la mauvaise foi du monde !
La Contessa: Je suis Contessa.
Dr Berthier: Si l'on peut dire !
La Contessa: (coupante) Je suis Contessa et les titres m'ont toujours attirée.
Dr Berthier: Oui, et alors ?
La Contessa: (rêveuse) Contessa, Contessa... Dottoressa Contessa Francesca Berthier ! Ça sonne bien, non ?
Dr Berthier: Vous voudriez ?
La Contessa: (énergique) Dr Berthier! Dans mon pays, les hommes portent la culotte, comme partout ailleurs, mais ce sont les femmes qui dirigent toutes choses et surtout, surtout, il ne fait pas bon les contrarier!
Dr Berthier: Je ne vous savais pas ce caractère... comment dirais-je... ce caractère entier ! J'aime assez !
La Contessa: Hé, Berthier !
Dr Berthier: Quoi donc ?
La Contessa: (rêveuse) Ça ne vous dirait pas, tout un tas de petits vicomtes médecins?
Dr Berthier: Et bien, je ne sais pas si...

La Contessa: (très énergique) Ah, Berthier, tu ne vas pas me contrarier alors que nous ne sommes même pas encore passés devant l'Officier d'Etat civil!

Dr Berthier: Mais, je...

La Contessa: Mais, je... Mais, je... Rien du tout ! Allons-y !

Dr Berthier: Où ?

La Contessa: Où, où ! Mais à la maison, tiens ! Si tu veux tout un tas de petits vicomtes, nous n'avons pas de temps perdre.

Le Dr Berthier lève les bras en signe d'impuissance et sourit béatement. La Contessa le prend par le bras et l'attire pour sortir. Ils se cassent le nez contre Moustaf qui entre.

Moustaf: Hé, la Contessa ! Où vas-tu ?

La Contessa: Epouser Berthier !

Moustaf: Quoi ?

La Contessa: Tu es sourd, Moustaf ? Je vais épouser Berthier !

Moustaf: Il n'en est pas question !

Dr Berthier: (très coq) Et pourquoi, je te prie ?

Moustaf: Parce que, la Contessa...

La Contessa: La Contessa Berthier, elle te dit de te taire, Moustaf, sinon son cher docteur pourrait bien te trouver une vilaine maladie.

Moustaf: Je ne suis pas malade.

La Contessa: Qui sait ?

Moustaf: Ce ne sont pas les médecins qui font les maladies.

La Contessa: (A Moustaf) En es-tu bien sûr, Moustaf ?... Pour qui te prends-tu ? Je vais te dire une chose: pour être un vrai maquereau, il faut savoir mieux nager que toi et ne pas craindre de le faire en eaux troubles. Tu es un poisson de petite envergure... si je puis dire, Moustaf. Qu'est-ce que tu crois ? Je t'ai cédé pour tes beaux yeux, pas pour ton commerce, comme tu dis pudiquement. (A tous) Sachez tous que la noblesse n'est pas une question de légitimité. (Montrant son coeur) Elle se situe là ! Ah ! Vous la regardiez de haut, la Contessa ! Vous n'avez pas fini de baisser la tête !

Moustaf: Bon, Contessa ! File épouser ton Berthier, je trouverai bien une autre secrétaire.

La Contessa sort en tirant le Dr Berthier aux anges.

Moustaf: (à Bouzid) Hé, Bouzid, que fais-tu avec Aïcha, la promise du Bey ?

Bouzid: J'en fais ma femme !

Moustaf: Que dis-tu ?

Bouzid: Je l'épouse... mais uniquement pour plaire au Bey, mon père.

Moustaf: (moqueur, à Bouzid) Tu n'es qu'un mouton à ne faire que ce que dit ton père, le Bey !

Aïcha: (à Moustaf) Bouzid n'est pas un mouton.

Moustaf: Non !... C'est un cul-blanc !

Bouzid: Moustaf, reste poli avec ton frère!... Cul rouge !

Pendant que le rideau se ferme ou que les lumières s'éteignent, on entend Moustaf et Bouzid: « Cul-blanc ! », « Cul rouge ! ».

**Quatrième fin où se forment les couples suivants:
le Bey/la Contessa, Bouzid/Aïcha et Dr Berthier/Saïda**

Bouzid: (hurlant de joie) Il a dit qu'il n'épouserait pas Aïcha, ma douce colombe.
Aïcha: (se précipitant dans les bras de Bouzid) Bouzid!
Bouzid: (même jeu) Aïcha, ma petite gazelle !

La Contessa se lève et s'avance vers le Bey.

La Contessa: Monseigneur, le Bey, je suis la Contessa Francesca ! Ma famille est une des plus nobles de l'autre côté de la mer.
Bouzid: Contessa, êtes-vous devenue folle de parler ainsi au Bey sans y avoir été invitée ?
La Contessa: Il est Bey, mais je suis Contessa, non ? Dans mon pays, les femmes ont le droit à la parole en toutes circonstances... et plutôt deux fois qu'une!

Le Bey fait signe à Bouzid. Celui-ci s'approche de lui et colle son oreille contre ses lèvres.

Bouzid: Le Bey demande où la Contessa a été élevée ?
La Contessa: Je... Mes nobles parents m'ont placée dans une institution de très haute qualité... à Tripoli.

Le Bey fait à nouveau signe à Bouzid.

Bouzid: Le Bey demande si vous avez déjà été mariée... si vous... enfin si vous êtes...
La Contessa: (à Bouzid) Ne sait-il pas que j'étais... avec le consul ?
Bouzid: Probablement pas !
La Contessa: Alors, Grand Bey, je fus, je suis et je serai ce qu'il vous plaira que je fusse, que je sois et que... enfin... au subjonctif futur !

Le Bey se gratte la barbiche.

La Contessa: (à Bouzid) Que fait-il ?
Bouzid: Il pense.

Le Bey sourit béatement.

Bouzid: Il a fini de réfléchir.

Bouzid approche son oreille des lèvres du Bey.

Bouzid: (stupéfait) Il a dit qu'il épouse la Contessa.
Moustaf: Il y a un petit problème !

La Contessa: Quel problème ?
Moustaf: Le Bey ne peut pas épouser la Contessa. Elle est... ma secrétaire.
La Contessa: (*A Moustaf*) Pour qui te prends-tu, Moustaf ? Je vais te dire une chose: pour être un vrai maquereau, il faut savoir mieux nager que toi et ne pas craindre de le faire en eaux troubles. Tu es un poisson de petite envergure... si je puis dire, Moustaf. Qu'est-ce que tu crois ? Je t'ai cédé pour tes beaux yeux, pas pour ton commerce, comme tu dis pudiquement. (*A tous*) Sachez tous que la noblesse n'est pas une question de légitimité. (*Montrant son coeur*) Elle se situe là ! Ah ! Vous la regardiez de haut, la Contessa ! Vous n'avez pas fini de baisser la tête !

Saïda: (*s'approchant du Dr Berthier en gonflant sa poitrine*) Mmmf !...
Dr Berthier ! Aïcha est très belle ! Mais, moi, j'ai des atouts... gonflants.
Dr Berthier: (*la jaugeant du regard*) On ne peut pas dire le contraire avec toute la mauvaise foi du monde.
Saïda: Je suis la cousine d'Aïcha.
Dr Berthier: Et alors ?
Saïda: Un jour... le plus tard possible, Bouzid sera le nouveau Bey. Je serai donc aussi la cousine du Bey !
Dr Berthier: Oui !
Saïda: (*rêveuse*) Cousine du Bey... Saïda Berthier, cousine du Bey ! Ça sonne bien, non ?
Dr Berthier: Tu voudrais... ?
Saïda: (*énergique*) Dr Berthier ! Cela fait longtemps que j'attends. Dans ce pays, une femme ne vaut pas grand chose, surtout quand elle n'est pas mariée.
Dr Berthier: Je ne te savais pas ce caractère... comment dirais-je... ce caractère entier. J'aime assez.
Saïda: Hé, Berthier !
Dr Berthier: Quoi donc ?
Saïda: (*rêveuse*) Ça ne te dirait pas, tout un tas de petits cousins du Bey ?
Dr Berthier: Et bien, je ne sais pas si...
Saïda: (*très énergique*) Ah, Berthier, tu ne vas pas me contrarier alors que nous ne sommes même pas encore passés devant Monsieur l'Officier d'Etat civil !
Dr Berthier: Mais, je...
Saïda: Mais je..., mais, je... Rien du tout ! Allons-y !
Dr Berthier: Où ?
Saïda: Où, où ? Mais à la maison, tiens ! Si tu veux tout un tas de petits cousins du Bey, nous n'avons pas de temps à perdre.

Le Dr Berthier lève les bras en signe d'impuissance et sourit béatement. Saïda le prend par le bras et l'attire pour sortir. Ils se cassent le nez contre Moustaf qui entre.

Moustaf: Hé, Saïda! Où vas-tu ?
Saïda: Epouser Berthier !
Moustaf: Quoi ?
Saïda: Tu es sourd, Moustaf ? Je vais épouser Berthier !
Moustaf: Alors ça !

Saïda et Berthier sortent. Moustaf se tourne vers la Contessa.

Moustaf: (à Bouzid) Hé, Bouzid, que fait la Contessa aux pieds du Bey ?
Bouzid: Il a décidé d'en faire sa femme !
Moustaf: Que dis-tu ?
Bouzid: Il a décidé d'en faire sa femme. Et moi, j'épouse Aïcha,... mais uniquement pour plaire au Bey, mon père.
Moustaf: (moqueur, à Bouzid) Tu n'es qu'un mouton à ne faire que ce que dit ton père, le Bey !
Aïcha: (à Moustaf) Bouzid n'est pas un mouton.
Moustaf: Non !... C'est un cul-blanc !
Bouzid: Moustaf, reste poli avec ton frère !... Cul rouge !

Pendant que le rideau se ferme ou que les lumières s'éteignent, on entend Moustaf et Bouzid: « Cul-blanc ! », « Cul rouge ! ».

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION.....	3
LE DECOR.....	3
LES PERSONNAGES:.....	3
<i>Femmes:</i>	3
<i>Hommes:</i>	3
LIEU DE L' ACTION:.....	3
PREMIERE PARTIE.....	4
SCENE 1 (L' AUTEUR).....	4
SCENE 2 (AÏCHA SEULE, PUIS FATIA, PUIS ZOHRA).....	4
SCENE 3 (AÏCHA, DR BERTHIER, NAGIB).....	7
SCENE 4 (AÏCHA, NAGIB, PUIS MESSOUADA, PUIS MOUSTAF).....	11
SCENE 5 (MESSOUADA BRIEVEMENT, SAÏDA, PUIS DR BERTHIER).....	15
SCENE 6 (SAÏDA BRIEVEMENT, LA CONTESSA, PUIS BOUZID, PUIS AÏCHA).....	20
SCENE 7 (AÏCHA, NAGIB, MESSOUADA, PUIS RABAH LE BEY ET BOUZID, PUIS MOUSTAF, BRIEVEMENT).....	23
SCENE 8 (MOUSTAF, LA CONTESSA).....	27
DEUXIEME PARTIE.....	31
SCENE 1 (L' AUTEUR).....	31
SCENE 2 (LA CONTESSA, MOUSTAF, PUIS MESSOUADA).....	31
SCENE 3 (MESSOUADA, NAGIB).....	34
SCENE 4 (MESSOUADA, NAGIB, BRIEVEMENT, ZOHRA ET FATIA).....	35
SCENE 5 (ZOHRA, FATIA, PUIS LA CONTESSA).....	37
SCENE 6 (ZOHRA, FATIA, AÏCHA).....	42
SCENE 7 (AÏCHA, DR BERTHIER).....	43
SCENE 8 (AÏCHA, TRES BRIEVEMENT, MOUSTAF , PUIS BOUZID).....	47
SCENE 9 (MOUSTAF, BOUZID, BRIEVEMENT, SAÏDA).....	51
SCENE 10 (SAÏDA, LE BEY, PUIS BRIEVEMENT MOUSTAF).....	53
SCENE 11 (L' AUTEUR).....	55
SCENE 12 (TOUS SUCCESSIVEMENT).....	58
PREMIERE FIN OU SE FORMENT LES COUPLES SUIVANTS: LE BEY/AÏCHA, BOUZID/SAÏDA ET DR BERTHIER/LA CONTESSA.....	63
DEUXIEME FIN OU SE FORMENT LES COUPLES SUIVANTS: LE BEY/AÏCHA, BOUZID/LA CONTESSA ET DR BERTHIER/SAÏDA.....	66
TROISIEME FIN OU SE FORMENT LES COUPLES SUIVANTS: LE BEY/SAÏDA, BOUZID/AÏCHA ET DR BERTHIER/LA CONTESSA.....	69
QUATRIEME FIN OU SE FORMENT LES COUPLES SUIVANTS: LE BEY/LA CONTESSA, BOUZID/AÏCHA ET DR BERTHIER/SAÏDA.....	72
TABLE DES MATIERES	75